



Red Bull Music Academy,
la redoutable mécanique
Page E 3



Serial ou quand la balado
a le vent en poupe
Page E 4

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 1^{ER} ET DIMANCHE 2 OCTOBRE 2016



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Pour Kim Nguyen, la beauté et la dureté de l'Arctique offraient l'occasion de donner vie aux tourments de Lucy et de Roman.

Kim Nguyen ou l'envoûtante étrangeté

Le cinéaste québécois revient sur le fond et la forme
d'*Un ours et deux amants*

« C'était important pour moi que cet élan vers le Grand Blanc relève du concept de l'inquiétante étrangeté, de Freud »

Kim Nguyen

Dévoilé au Festival de Cannes, présenté ensuite au Festival international du film de Toronto et, enfin, en ouverture du Festival du nouveau cinéma le 5 octobre, *Un ours et deux amants*, le plus récent long métrage de Kim Nguyen, ne manque ni d'ambition ni d'imagination.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il est original, le cinéma de Kim Nguyen, et cela, depuis son tout premier film. Campé dans un pays non identifié de l'Europe de l'Est au XIX^e siècle, *Le marais*, sorti en 2002, annonçait un auteur doué pour transformer la réalité en fantasmagorie en l'imprégnant d'une part de mythe. Moins ouvertement insolite que *Truffe* ou *La cité*, son nouvel opus, *Un ours et deux amants*, est plus proche du réalisme magique parcimonieux de *Rebelle*. Comme dans ce dernier film, les tourments des protagonistes, deux amoureux qui venaient du froid, s'incarnent à l'image. Littéralement.

Fait intéressant, *Un ours et deux amants*, en salle à partir du 7 octobre, aurait pu être le second long métrage de fiction de Kim Nguyen plutôt que son cinquième. « *Tout de suite après Le marais*, Roger [Frappier, le producteur] m'a montré une nouvelle de Louis Grenier qui est devenue *Un ours et deux amants quatorze ans plus*

tard », explique le réalisateur.

Le film se déroule dans une ville anonyme du Grand Nord, tout près du pôle: « *200 âmes et des routes qui ne mènent nulle part* ». Lucy et Roman y travaillent, s'y cachent plutôt. Fuyant leurs démons respectifs, ils se sont trouvés. Leur relation est intense, toxique, diraient certains.

Elle est pourchassée par le spectre d'un homme, peut-être son père.

Il est visité par un ours polaire aux origines divines avec qui il discute le plus normalement du monde.

Faisant face à un cul-de-sac existentiel, les deux jeunes gens décident de partir vers le Sud en motoneige. Or, pour belle qu'elle soit, cette nature-là ne pardonne pas.

Inquiétante étrangeté

Tourné à Iqaluit, *Un ours et deux amants* repose à ce chapitre sur les interactions non pas entre deux, mais entre trois personnages, les décors naturels spectaculaires étant le troisième.

« *C'était important pour moi que cet élan vers le Grand Blanc relève du concept de l'inquiétante étrangeté, de Freud.* »

On parle bien sûr de ce malaise engendré par une rupture dans la rationalité du quotidien, et qui prend ici la forme de cet ours parlant, de ce fantôme malveillant, et, oui, de ce paysage vivant, et de surcroît blanc comme un linceul.

Une séquence chargée de poésie montre d'ailleurs le panorama « respirant », avec les embâ-



FILMS SÉVILLE

Tatiana Maslany et Dane DeHaan, deux des acteurs du film *Un ours et deux amants* du réalisateur Kim Nguyen

cles qui se soulèvent telle une inspiration, puis s'abaissent telle une expiration. Ingénieux, l'effet fut accompli en photographiant les marées au rythme d'une image toutes les 20 secondes.

« *Ce phénomène-là — la respiration de la mer gelée — est probablement, de tout ce que j'ai vu dans ma vie, ce qui illustre le mieux cette idée que la terre est une créature vivante.* »

La nature de l'amour

Cela étant, « anthropomorphiser » le décor revêtait d'autres avantages. « *Comme scénariste et cinéaste, il vient un moment où tu prends conscience à quel point le lieu de l'action peut enrichir une trame narrative. L'univers extérieur*

VOIR PAGE E 11 : NGUYEN

CULTURE

Béliveau, rêveur de livres

ODILE
TREMBLAY

J'ai chez moi une grande œuvre horizontale, quasi monumentale, du peintre et graveur québécois Paul Béliveau. Il s'agit d'un travail d'artiste, glaciée sur papier Arches, sur tirage photo, représentant deux dos de livres couchés sur fond noir: *L'avalée des avalés* et *L'océantume* de Réjean Ducharme, en leurs éditions Gallimard originales jaunies, écornées, avec un encadrement très moderne qui fait contraste. Le rouge du titre de *L'avalée des avalés* s'est affadi, désormais rosé et presque illisible, exactement comme sur le livre de 1966 trouvé dans une librairie d'occasion.

Le tableau témoigne du passage du temps sur des volumes aimés, relus, puis abandonnés par leur propriétaire: d'où leur position couchée. C'est du moins ma lecture de cette œuvre-là, d'autant plus qu'elle participe à la série *Vanitas* de Béliveau, mise en branle en 2002, qui devait lui apporter la célébrité et trôner sur la soixantaine d'exposi-

tions solos consacrées à son œuvre, ici et ailleurs.

Dans l'iconographie courante, les *vanitas*, ou vanités, depuis le Moyen Âge représentées sur natures mortes par un crâne et des objets abîmés — livres, globes, instruments de musique, etc. —, évoquent les plaisirs, les passions et les possessions éphémères de la vie, une fois leurs rayons tombés.

Quand le ministre de la Culture, Luc Fortin, a reconnu le mois dernier la parution de *L'avalée des avalés* comme un événement historique, j'ai levé les yeux en saluant sa représentation au mur. Mais je lui réserve mon grand coup de chapeau le 16 novembre prochain, lors du cinquantenaire de sa venue au monde.

Rares sont les peintres de livres aujourd'hui. Et quand j'ai trouvé à Paris, sur les quais, l'aquarelle plus naïve d'un artiste inconnu représentant des dos de volumes usés, je l'ai acquise aussi comme prise de guerre. Les objets communiquent parfois entre eux, du moins j'aime à le croire, et ce duo de bouquins encadrés, accrochés chacun de leur bord, doit échanger des confidences la nuit, en embaillant les bibliothèques de mon salon.

La galerie de Bellefeuille, qui vend à Montréal les œuvres de Paul Béliveau sur l'avenue Greene, m'a envoyé l'autre jour une copie de ses dernières acryliques sur toile. Elles représentent des dos de livres encore, mais debout, colorés, pas jaunies, l'un mêlant des ouvrages sur Giacometti, Vermeer et Andy Warhol, l'autre en hommage au constructivisme russe, dont l'alliage des dos de livres sur ce thème compose un nouveau tableau de la même école.

Des images sur la Toile

De fil en aiguille, j'ai appelé l'artiste qui habite Québec, tout en étant représenté par des galeristes à New York, Montréal, Vancouver, Londres et Boston. Certains de



SOURCE GALERIE DE BELLEFEUILLE

Paul Béliveau, *Vanitas 16.09.14*, 2016. Acrylique sur toile.

ses montages hyperréalistes représentent des livres québécois, d'autres des livres plus pop américains, ou français. Souvent les langues, époques et origines s'y mélangent, et on ne s'étonne pas de trouver *Les fables* de La Fontaine accouplées à *The Jungle Book* de Rudyard Kipling ainsi qu'à des ouvrages sur Pinocchio ou Bugs Bunny.

Mis à part ses œuvres conçues à partir de tirages photos, Paul Béliveau dit ne pas représenter de vrais livres. Il joue avec les images trouvées sur la Toile, les retra-

verse tonalités chromatiques, et les dos des ouvrages côte à côte finissent par ressembler à des couvertures. Paul Béliveau m'assure ne pas se lasser des livres, compagnons d'une vie entière.

«J'aime créer des liens entre eux et autre chose, dit-il. En mettant côte à côte des moments de silence et des moments colorés.»

Il me parle d'œuvres de sa série *Les humanités*, exposées à partir du 8 octobre au Musée des beaux-arts de Sherbrooke. Plusieurs abordent les grands legs architecturaux de l'humanité, menacés et détruits par

les guerres à Palmyre, à Alep ou ailleurs. Il y présente aussi deux autodafés, pile de volumes à la tranche et au dos brûlés, dont on ne peut plus deviner le contenu. Ces livres y deviennent doublement «vanitas». «Un hommage à la culture qu'on tente de tuer», résume l'artiste. On évoque le roman d'anticipation *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury, porté à l'écran par Truffaut, d'une actualité troublante.

De mélancolie et de métamorphoses

«Au XIX^e siècle et au début du XX^e, rappelle-t-il, représen-

ter des livres était encore courant.» Et d'évoquer les peintres de genre, si friands d'objets, les natures mortes d'Ozias Leduc, qui les prenait pour thème parfois sur une tablette.

«Ils symbolisent la connaissance, le savoir. Moi, je ne tenais pas à exprimer des livres penchés. Ça leur donne un côté fané. Je travaille par citations, par appropriations, en me basant sur le renom d'un artiste, sur les souvenirs, les objets dotés d'un bagage culturel», explique Paul Béliveau.

La contre-culture est au rendez-vous de ses thèmes, les années fleurs de San Francisco, le jazz, Warhol et ses acolytes, les folles décennies 60 et 70, avec des percées vers les titres anciens traitant en général de philosophie et d'arts visuels.

Il s'avoue proustien, pour la beauté de ses thèmes, les années fleurs de San Francisco, le jazz, Warhol et ses acolytes, les folles décennies 60 et 70, avec des percées vers les titres anciens traitant en général de philosophie et d'arts visuels.

Il s'avoue proustien, pour la beauté de ses thèmes, les années fleurs de San Francisco, le jazz, Warhol et ses acolytes, les folles décennies 60 et 70, avec des percées vers les titres anciens traitant en général de philosophie et d'arts visuels.

Ironie du sort ou nouvelle empreinte gravée sur son palimpseste, l'écran a pris la place des livres dans sa recherche iconographique. Au départ, il s'alimentait à trois ou quatre bibliothèques, mais ne s'y rend plus guère. «Je vais sur Google, avoue-t-il. Quand j'ai commencé ma série il y a vingt ans, on ne trouvait rien. Aujourd'hui, la qualité, la résolution des images sont merveilleuses. L'impression numérique fut une libération pour moi. Plus besoin de sortir de mon atelier. L'information est là, prête à toutes les métamorphoses.»

otremblay@ledevoir.com

«J'aime créer des liens entre eux et autre chose. En mettant côte à côte des moments de silence et des moments colorés.»

Paul Béliveau

ESPACE GO

UNE FEMME À BERLIN

du 25 octobre au 19 novembre 2016

texte traduction: Marta Hillers, Françoise Wuilmart

avec: Evelyne de la Chenelière, Louise Laprade, Frédéric Lavallée

adaptation mise en scène: Jean Marc Dalpé, Brigitte Haentjens

une coproduction: ESPACE GO + SIBYLINES

THÉÂTRE ESPACE GO | BILLETTERIE: 514 845-4890 | ESPACEGO.COM

transat, Bell, Hydro Québec, Conseil des Arts de Montréal, MUSICAL

TNM 65 ANS SAISON 16/17

Une présentation BMO Groupe financier

TARTUFFE DE MOLIÈRE

MISE EN SCÈNE DENIS MARLEAU

SUPPLÉMENTAIRE! MER 26 OCTOBRE À 20 H

AVEC EMMANUEL SCHWARTZ, BENOÎT BRIÈRE, ANNE-MARIE CADIEUX, VIOLETTE CHAUVEAU + CARL BÉCHARD, NICOLAS DIONNE-SIMARD, ANNIE ÉTHIER, MAXIME GENOIS, RACHEL GRATON, DENIS LAVALOU, BRUNO MARCIL, MONIQUE MILLER, JÉRÔME MINIÈRE COLLABORATION ARTISTIQUE STÉPHANIE JASMIN PRODUCTION TNM EN COLLABORATION AVEC UBU, COMPAGNIE DE CRÉATION

ICI artv À L'AFFICHE TNM.QC.CA

LES BELLES SOIRÉES LES APRÈS-MIDI AINSI

LES BEAUX ENTRETIENS! UNE GRANDE ENTREVUE AVEC DENIS MARLEAU ET STÉPHANIE JASMIN ANIMÉE PAR LORRAINE PINTAL

JEUDI 6 OCTOBRE DE 14 H À 16 H SUR LA SCÈNE DU TNM

INFOS ET RÉSERVATIONS BELLESOIREES.UMONTREAL.CA QUARTIER DES SPECTACLES MONTREAL

CULTURE › MUSIQUE

Le festival de la démesure

La Red Bull Music Academy pose sa redoutable mécanique à Montréal

Jusqu'au 28 octobre se tient un événement musical à mi-chemin entre le festival de musique d'avant-garde et le stage de formation, alors que l'impressionnante machine de la Red Bull Music Academy prend possession du Centre Phi pour accommoder 70 « académiciens » venus de partout sur la planète. L'événement annuel, que les grandes métropoles du monde rêvent toutes d'accueillir, est aussi musicalement pertinent qu'il est d'une redoutable efficacité pour l'image du fabricant de boissons énergétiques. Décryptage.

PHILIPPE RENAUD

La Red Bull Music Academy (RBMA) fut créée comme un programme de développement destiné aux jeunes musiciens. « L'idée est de cultiver et favoriser la créativité », explique son cofondateur Many Ameri. « Au départ, on s'est demandé: comment créer un environnement dans lequel des musiciens pourraient apprendre de l'expérience de chacun et enrichir leur vocabulaire musical pour mieux pouvoir communiquer ce qu'ils font par la musique? »

La réponse courte: en construisant un espace de travail qui favorise ces échanges, en invitant des conférenciers d'expérience et en élaborant une programmation de concerts stimulants.

L'opération nécessite un an et demi de travail en amont, « sept ou huit visites dans la ville choisie, plusieurs réunions avec [les gens du marketing de] Red Bull Canada et les acteurs de la scène musicale locale. On recrute [à Montréal] une équipe de photographes, d'architectes, de designers, d'éditeurs, de techniciens de production, et tout ce processus est extrêmement important puisqu'il nous permet [...] d'en apprendre plus sur la ville qu'on visite », explique Ameri, qui dirige l'Académie depuis sa fondation en 1998. « Ensuite, on se pose cette question: que pouvons-nous faire ici qui aura du sens et de l'importance pour les gens? »

« Ce qui est intéressant, c'est qu'ils ont mobilisé les "joueurs" [de la scène musicale montréalaise]. Tout le monde a son petit morceau » du farineux bud-

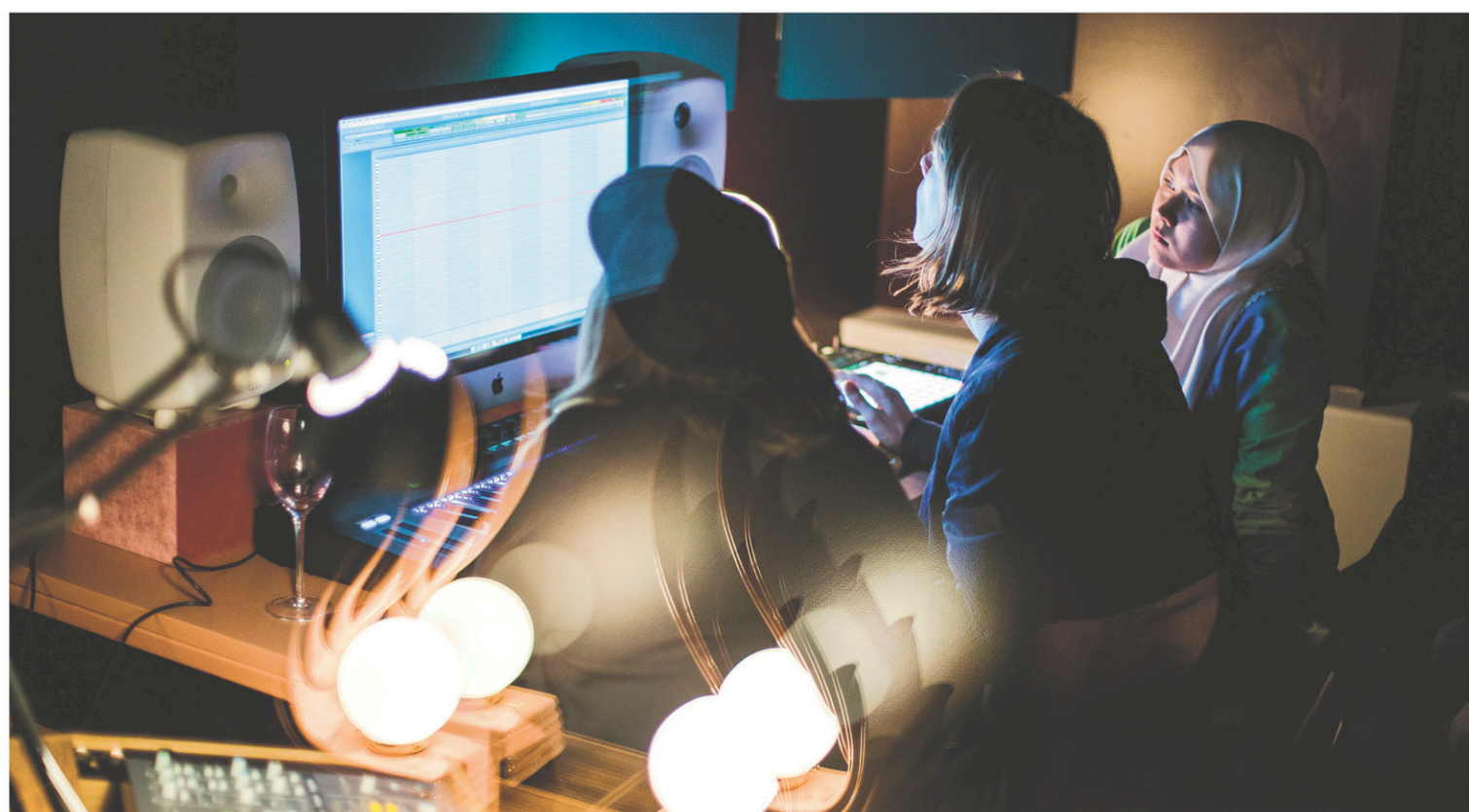
get de RBMA, estime Alain Mongeau, directeur de Mutek, auquel est associée la marque Red Bull depuis quatre ans. « Ensuite, s'ils ont bien porté attention à ce qui se passe ici, l'événement dressera un portrait intéressant de la vitalité et de l'étendue de la communauté créative montréalaise. »

En classe et en studio

Comme l'année dernière à Paris, l'année précédente à Tokyo et l'année d'avant à New York, plus de 4000 jeunes musiciens d'une centaine de pays différents ont postulé pour faire partie de l'Académie. Seuls 70 ont été retenus. Ils arrivent de l'Iran, de l'Australie, du Chili ou de l'Islande, sont transportés, hébergés et nourris aux frais de l'Académie. Une seule Québécoise fait partie de la cohorte: Marie Davidson, poète, chanteuse, compositrice, membre du duo Essaie pas, qui lancera le 3 octobre *Adieux au dancefloor*, nouvel album solo.

« T'es pas ici pour enregistrer ton prochain hit, t'es ici pour expérimenter, pour apprendre, pour partager tes connaissances et collaborer avec les autres participants. L'expérience est intéressante. C'est vraiment une chance d'avoir accès à tant de connaissances et de matériel », explique la musicienne. Juste avant notre conversation, elle travaillait avec un musicien berlinois dans l'un des dix studios d'enregistrement spécialement construits par l'Académie au deuxième étage du Centre Phi.

Auparavant, cet étage n'était qu'un vaste espace ouvert: des salles aux plafonds élevés servant à des expositions, des événements, des conférences. En trois semaines, RBMA y a



« On se pose cette question: que pouvons-nous faire ici qui aura du sens et de l'importance pour les gens? »

Le cofondateur Many Ameri

érigé des murs, posé des tapis, garni chacun des studios d'équipement audio dernier cri. Lors de notre visite, des synthétiseurs Moog tout neufs venaient d'être branchés; on a aussi pu voir un Roland TR-909, célèbre boîte à rythmes, accouplée à un séquenceur et à un ordinateur. Au bout d'un corridor, on a installé le studio de la radio de l'Académie, qui diffuse une programmation originale toute l'année.

Reste encore à déterminer ce qui restera de ces installations à la fin de l'événement; autrefois, à Rome, à São Paulo et à Madrid, par exemple, RBMA construisait carrément ses installations qui, une fois l'événement terminé, devenaient un centre de diffusion artistique et un studio géré par les administrations locales. « C'est complètement fou! » lance Dan Seligman, directeur de Pop Montréal, qui a aussi visité les installations.

Public recherché

Pour le public montréalais, le RBMA sera une mine de concerts alléchants.



DAN WILTON / MARIA JOSE GOVEA

The Venopian Solitude en studio à Montréal. Win Butler, en lecture publique, mardi.

À l'affiche ce soir au Belmont, boulevard Saint-Laurent, Colin Stetson et le groupe EX EYE partageront la scène avec le guitariste expérimental Stephen O'Malley (de Sun O))). Demain, le mythique DJ Theo Parrish vient faire tourner des disques, une coprésentation avec Piknic électronique. Lundi, une soirée intitulée *Ondulations* met en vedette la pionnière du synthétiseur Suzanne Ciani, en duo avec la claviériste Kaitlyn Aurelia Smith. Le lendemain, ce sera une rencontre inédite entre le producteur électro CFCF et le pianiste jazz Jean-Michel Blais.

Du pointu, du costaud, du rigoureux, que de bons concerts qui mettent l'eau à la bouche des (jeunes) amateurs de musiques d'avant-garde, le public cible du RBMA. Depuis plusieurs mois, la venue du RBMA suscite des attentes, mais aussi quelques appréhensions de la part de producteurs et promoteurs de spectacles de la métropole qui frémissent de voir apparaître un concurrent aux poches profondes.

« Évidemment, les promoteurs de la ville se sentent un peu menacés, confirme Dan Seligman, directeur de Pop Montréal. Les artistes montréalais, de leur côté, vont accepter d'y jouer, parce que c'est cool et que c'est très, très bien payé. [Les organisateurs du RBMA] sont chanceux d'avoir l'appui d'une multinationale qui leur permet de disposer de budgets quasi illimités pour faire ce qu'ils veulent. »

Many Ameri reste coi sur la facture du RBMA, qu'on estime aisément à quelques millions de dollars. Un montant qui rapporte, assure Danilo Dantas, professeur agrégé au Département de marketing de HEC et expert de la question du marketing de la musique, qui voit dans l'initiative un « bel exemple de renforcement d'image de marque dans un environnement contrôlé ».

« Contrairement à la commandite, où plusieurs marques s'associent à un événement qui possède une certaine réputation, Red Bull fait avec son Académie comme avec ses évé-

nements de sport extrême, comme le *Crashed Ice*, des événements qu'ils contrôlent à 100%, qui sont en phase avec les valeurs de la marque, avec l'esprit de la marque, et surtout avec les valeurs de son public cible », les jeunes branchés sur la musique.

Le retour sur investissement se calcule par le rayonnement du RBMA dans les médias à travers le monde et par la diffusion sur les réseaux sociaux par le public. « La différence entre Red Bull et les autres marques, c'est que lui pousse ce concept à l'extrême, ajoute le professeur. Une opération de cette ampleur, je n'ai jamais vu ça. »

Or, tous les acteurs de la scène musicale montréalaise auxquels nous avons parlé s'entendent sur une chose: l'équipe derrière le RBMA aime la musique et organise un événement d'une exemplaire qualité. « Ils ont la musique à cœur, c'est ça le plus important », dit Dan Seligman.

Collaborateur Le Devoir

16 THÉÂTRE DENISE-PELLETIER 17

DIRECTION ARTISTIQUE CLAUDE POISSANT

LE TIMIDE À LA COUR

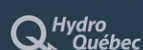
28 SEPTEMBRE AU 22 OCTOBRE 2016
Une histoire d'amour... un peu compliquéeDE TIRSO DE MOLINA
MISE EN SCÈNE ALEXANDRE FECTEAU

Avec Sophie Cadieux, Kim Despatis, Sébastien Dodge, Mathieu Gosselin, Renaud Lacelle-Bourdon, Roger La Rue, Anne-Marie Levasseur, Lise Martin, Éric Paulhus et Simon Rousseau

COPRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA BANQUETTE ARRIÈRE

ABONNEZ-VOUS BILLETTERIE 514 253-8974 admission

Partenaire de saison



LA LICORNE

production LA MANUFACTURE

« La performance des comédiens vaut à elle seule le déplacement. (...) Leur truculence suscite une fascination jubilatoire. » - Sophie Pouliot, Revue Jeu

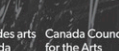
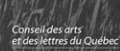
« Olivier Choinière se frotte à une langue dont il parvient à évoquer la rythmique parfois rimée, où il réussit à marier crudité et lyrisme » - Marie Labrecque, Le Devoir

« Un texte ciselé au scalpel (...) Mani Soleymanlou, Martine Francke et Alice Pascual donnent la chair de poule. » - Francine Grimaldi, Ici Radio-Canada Première

« (une) formidable descente aux enfers. » - Léa Arthémise, Atuvu.ca

DU 20 SEPTEMBRE
AU 29 OCTOBRE

TERMINUS DE MARK O'ROWE

TRADUCTION OLIVIER CHOINIÈRE MISE EN SCÈNE MICHEL MONTY
AVEC MARTINE FRANCKE, ALICE PASCUAL ET MANI SOLEYMANLOUASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE JUDITH SAINT-PIERRE COSTUMES LINDA BRUNELLE ÉCLAIRAGES GUY SIMARD
MUSIQUE ÉRIC FORGET VIDÉO JOHNNY RANGER MAQUILLAGES ET COIFFURES AMÉLIE BRUNELLE-LONGPRÉ

4559 PAPINEAU - THEATRELALICORNE.COM - 514 523.2246

CULTURE › MÉDIAS

La balado a le vent en poupe

Serial a été téléchargé 120 millions de fois. Pourquoi ?

STÉPHANE
BAILLARGEON

Une série qui s'intitule *Serial*, c'est banal. Il n'y a pourtant rien d'ordinaire dans cette production extraordinaire. Le dernier des 23 épisodes de cette balado de journalisme d'investigation a été mis en ligne en mars.

La narratrice et enquêteuse américaine Sarah Koenig a consacré des années à déconstruire une affaire criminelle, le meurtre de la jeune Hae Min Lee survenu en 1999 à Baltimore. Son travail exemplaire et captivant entremêle les commentaires, les entrevues, les sons ambiants et la musique. Le formidable résultat a été téléchargé plus de 120 millions de fois. On répète: les épisodes de *Serial* ont été écoutés par 20 fois la population francophone du Québec, sourds et enfants compris.

«Ce qui est nouveau, ce qui est en expansion dans le monde, c'est la création uniquement pour la balado, explique la directrice de la chaîne radio-canadienne ICI Première, Patricia Pleszczynska. La série *Serial* a mis sur la carte mondiale la possibilité de faire une programmation audio qui rejoint un large public sans un support linéaire.»

Une journée spéciale

On célébrait vendredi la Journée internationale du podcast. En fait, 2016 au complet peut-être désignée comme l'année de la grande massification pour le genre, surtout ici où le diffuseur public a lancé Première PLUS en février, plateforme entièrement consacrée à la balado en tous genres: longues entrevues, regroupement d'archives, livres audio enrichis et productions originales. Première PLUS va lancer en novembre une application et une seconde fournie de créations sérielles.

«Nos livres audio marchent très bien et nos séries originales aussi», explique encore Patricia Pleszczynska, en donnant l'exemple de *La route des 20* de Patrick Masbourian, un portrait de la jeunesse canadienne. «Certaines formes vivent même mieux sur le numérique qu'à la radio. Je ne verrais pas la pertinence de diffuser la lecture d'un livre sur no-



DAVID HILLS ISTOCK

La création uniquement pour la balado est en pleine expansion dans le monde.

tre chaîne FM ICI Première. Par contre, La route des 20 a été reprise sur cette chaîne. Le principe est simple: il faut trouver la bonne plateforme pour rejoindre les gens où ils sont.»

Plus que la radio

La balado offre du contenu audio en téléchargement, hors streaming, pour ménager la bande passante. Elle permet

«On dit qu'on veut faire du cinéma pour les oreilles et une nouvelle manière de raconter le monde»

surtout l'écoute à volonté. «La radio fonctionne par rendez-vous fixes», explique la professeure Chantal Francœur, de l'École des médias de l'UQAM, spécialiste de l'audio. «La balado mise sur la souplesse. En tout cas, elle donne le

choix du moment de l'écoute et de la mise en disponibilité pour cette écoute. Par ailleurs, la balado permet de créer des formats originaux, de raconter des histoires de façons différentes en utilisant des particularités de l'audio.»

La nouvelle boîte Magnéto, lancée en juin à Montréal, pourrait utiliser cette remarque comme présentation. Le site de l'organisme sans but lucratif Magnéto (magnetobalado.com) annonce précisément qu'il veut «faire rayonner la culture par l'audio et contribuer au développement de la création sonore et radiophonique au Québec.»

Le labo fournit un service complet d'accompagnement de créations en fiction comme en documentaire, pour des lectures ou des entretiens. On peut y enregistrer les sons,

réaliser le montage, accompagner les créateurs et diffuser leurs œuvres.

Seulement, il faut des moyens pour développer ce créneau et Magnéto a profité de la Journée internationale du podcast de vendredi pour lancer un manifeste appelant à l'adoption d'un programme pour soutenir la balado dans la politique culturelle du Québec en redéfinition. Une cinquantaine de personnalités ont déjà signé la déclaration, dont Hugo Latulippe, Gabriel Nadeau-Dubois et Emile Proulx-Cloutier.

«Au fur et à mesure qu'on gravit les échelons, on se rend compte qu'il y a un manque de soutien de la création sonore: en fait, il n'y a pas de sous pour la création par le son, pas de bourses, pas de subventions, aucun levier spécifique, rien», explique au Devoir Marie-Laurence Rancourt, qui a cofondé



MIKE COPPOLA AGENCE FRANCE-PRESSE

L'architecte de *Serial*, Sarah Koenig, avec son équipe

Le crescendo en six dates

2004. Le journaliste de la BBC Ben Hammersley forge le néologisme podcast, en associant la marque iPod de baladeur numérique et «broadcast», comme baladodiffusion va rapprocher baladeur et diffusion. Le terme désigne une émission diffusée sur le Web. À l'époque, on parlait aussi de «netcast».

2005. George W. Bush diffuse son adresse radiophonique hebdomadaire en balado.

2006. Apple propose la création simplifiée de podcasts avec son nouveau logiciel d'enregistrement GarageBand.

2011. L'animateur Adam Carolla établit un nouveau record Guinness avec près de 60 millions de téléchargements de sa balado quotidienne.

2013. iTunes annonce avoir atteint le milliard d'utilisateurs à son système de baladodiffusion, qui offre plus de 60 millions de productions gratuitement. Chaque jour, le système s'enrichit de 80 000 minutes de production. L'épisode dure 22 minutes. Les plus populaires traitent, dans l'ordre, de religion, de musique, d'humour et de télé ou de cinéma.

2016. Radio-Canada lance Première PLUS, organisée autour de la diffusion de longs formats en radio.

Magnéto avec Zoé Gagnon-Paquet après un parcours de formation et de stage qui l'a menée jusqu'en Belgique.

Allo Adorno

Les deux premières productions de Magnéto seront en ligne à compter du 10 octobre: *Périphérie* racontera brièvement des histoires vraies, par exemple celle d'une jeune femme obsédée par un inconnu; *Les nuits contraintes* s'organisera autour de quatre longues rencontres avec l'auteur France Théoret.

«La liberté de ton des nouveaux formats est intéressante, ajoute M^{me} Rancourt. Mais moi, je suis encore plus intéressée par ce qu'on peut dire, faire entendre et faire vivre avec le nouveau langage radiophonique. On dit souvent qu'on veut faire du cinéma pour les oreilles et une nouvelle manière de raconter le monde. Il y a donc tout un langage radiophonique à se réapproprier, en tournant la radio traditionnelle. Pour moi, la balado, c'est un outil et non une fin. Le numérique, c'est un véhicule pour la culture, les idées, les histoires, en accordant beaucoup d'importance au contenu et au contenant.»

Serial montre que, quand ça marche, ça peut marcher très, très fort. À un point tel que les scores hollywoodiens de cette production font réfléchir sur les nouvelles alliances entre l'avant-garde et la culture de masse, le *low* et le *high art*, comme on le disait avant la postmodernité.

Une étudiante de la professeure Francœur commence une maîtrise sur cette production en se demandant justement s'il s'agit d'un produit culturel de masse tel que dénoncé par la théorie critique de Theodor W. Adorno & co, d'une nouvelle forme liée à l'hyperindividualisme contemporain ou d'une forme hybride.

«La balado fait se poser des questions profondes, y compris sur le journalisme», note la médiologue. J'offre un stage aux étudiants en journalisme où je leur suggère d'écouter des podcasts comme *Serial*, mais aussi ce que fait [l'artiste] Chantal Dumas, ou [la compositrice] Hélène Prévost, ou *Sound Matters* sur iTunes pour trouver des inspirations pour des reportages avec plusieurs niveaux d'information.»

Le Devoir

Partenaire de production
Hydro Québec

4-22 OCTOBRE 2016

LA CAMPAGNE
DE MARTIN CRIMP

Traduction Guillaume Corbeil Mise en scène Jérémie Niel
Avec Delphine Bienvenu Victoria Diamond Justin Laramée

PROSPERO PARTENAIRE DE SAISON QUÉBECOPRODUCTION
LA VEILLÉE ET PÉTRUS

514 526-6582 theatreprospero.com

CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec Québec 888

Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts

LE DEVOIR

CCCC
TTTT
D'D'D'
AAAA

LA DÉLIVRANCE

DU 20 SEPTEMBRE AU 15 OCTOBRE 2016
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI / C.C. DÉLIVRANCE

TEXTE JENNIFER TREMBLAY MISE EN SCÈNE PATRICE DUBOIS
INTERPRÉTATION SYLVIE DRAPEAU

«SYLVIE DRAPEAU ENVOÛTE, DÉROUTE, CHARME ET ÉMEUT.» - LA PRESSE
«[SYLVIE DRAPEAU] DOMPTE LE LYRISME, ÉLÈVE L'ANECDOTE.» - LE DEVOIR
«IMMENSE TALENT DE SYLVIE DRAPEAU.» - LE 15-18
«NUANCÉE, INTENSE ET LUMINEUSE.» - SAMEDI ET RIEN D'AUTRE
«TRÉSORS DE SENSIBILITÉ ET D'OBSERVATIONS D'UNE JUSTESSE INFINIE.» - HUFFINGTON POST QUÉBEC
«TEXTE PROFOND, RICHE ET SANS COMPROMIS.» - ATUUV.CA
«PERFORMANCE BOULEVERSAUTE.» - MATTV

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3900 RUE ST-DENIS
MTL, QC H2W2M2
514 282-3900

PARTENAIRES DE SAISON

Hydro Québec LE DEVOIR LIBRE DE PENSER CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec Québec 888

Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL Montréal

ESPACE LIBRE SAISON 16-17

Dernière semaine!

Le NTE présente

SOUNJATA

DU 27 SEPTEMBRE
AU 8 OCTOBRE 2016

Texte et mise en scène
ALEXIS MARTIN

Conception des marionnettes
YAYA COULIBALY

Avec
Yaya Coulibaly
Habib Dembélé
Philippe Koné
Steve Laplante
Karine St-Arnaud

NTE.QC.CA
1945, RUE FULLUM | 514 521-4191

CULTURE › THÉÂTRE

Angoisse champêtre

Jérémie Niel renoue avec *La campagne* de Crimp et ses mensonges feutrés

ALEXANDRE CADIEUX

Lors de notre rencontre, Jérémie Niel ne porte pas le t-shirt que lui a offert la chorégraphe Catherine Gaudet, avec qui il a créé récemment *La très excellente et lamentable tragédie de Roméo et Juliette*. «Le théâtre, c'est plat», peut-on lire sur ledit gaminet. Il éclate de rire lorsque je lui demande s'il déteste toujours autant son art. «C'est faux de dire que je n'aime pas le théâtre, bien sûr; c'est juste que je trouve qu'il devient intéressant quand on le bouscule, quand on le mal-mène un peu. Disons qu'on a, lui et moi, un rapport conflictuel, une relation trouble.»

Parisien formé en mise en scène au Conservatoire d'art dramatique de Montréal, Niel inaugurerait sa compagnie Pétrus en 2005 en montant *La campagne* du Britannique Martin Crimp. Longtemps associé au Théâtre La Chapelle à titre d'adjoint artistique auprès de l'ancien directeur Jack Udashkin, il revient en quelque sorte à ses racines campagnardes en remontant aujourd'hui ce qu'il appelle sa «pièce d'origine», cette fois au Prospero en collaboration avec le Groupe de la Veillée.

«C'est de là que tout part. C'est une pièce qui m'habite depuis; même dans les projets sans réel texte que j'ai pu monter par la suite, le fantôme de Crimp n'était jamais loin», explique celui à qui l'on doit notamment des adaptations scéniques de romans d'Evelyne de la Chenelière (*La concordance des temps*) et d'Atiq Rahimi (*Cendres*), ainsi que quelques incursions du côté de la danse contemporaine et du théâtre classique (*Phèdre*).

La campagne (*The Country*) a vu le jour en 2000 au Royal Court Theatre de Londres, qui avait auparavant présenté *Le traitement* (*The treatment*) et *Atteintes à sa vie* (*Attempts on her Life*). On y fait la rencontre de Richard, médecin de profession, qui ramène un soir chez lui une jeune femme inanimée. Il explique à son épouse Corinne qu'il l'a trouvée ainsi, sur le bord de la route. Mais dans cette maison

Le récit glissant de *La campagne* met en scène trois personnages fuyants, dont Jérémie Niel souhaite cultiver l'ambiguïté.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

isolée, décor franchement plus inquiétant que champêtre, personne ne dit vraiment la vérité, donc allez savoir.

«Crimp, c'est l'un des grands dramaturges contemporains, aucun doute pour moi. La campagne reste une pièce un peu à part dans son œuvre, moins déconstruite, moins formelle que d'autres», enchaîne Niel. C'est vrai qu'on n'y trouve pas cet éclatement qui caractérise par exemple l'une de ses œuvres les plus récentes, *Dans la république du bonheur*, présentée la saison dernière à Québec et à Montréal dans une mise en scène de Christian Lapointe. Thriller à la Hitchcock sans solution à la clé, *La campagne* s'avère «faussement réaliste, mais il y a une histoire, ce qui n'est pas le cas de tous mes spectacles», indique Jérémie Niel.

Le mensonge du théâtre

Ce récit glissant met en scène trois personnages fuyants, dont Niel souhaite cultiver l'ambiguïté. «J'aime les personnages médiocres, les anti-héros. C'est quand l'art essaye de refléter notre médiocrité qu'il devient intéressant. Ma position de créateur, c'est vraiment de me retirer, d'observer le monde s'agiter en essayant de ne jamais le juger mais d'en tirer un jus artistique et esthétique. À l'ère des réseaux sociaux, on baigne tellement dans la condamnation permanente, c'est d'une violence inouïe.»

Selon le créateur, la pièce aborde aussi cet autre mensonge qui est celui de la représentation théâtrale et son dé-

bordement dans le réel, alors qu'on est dans la mise en scène perpétuelle de nos vies aussi bien publiques que privées. Il a, en ce sens, trouvé un bel interlocuteur en la personne de Guillaume Corbeil, traducteur de cette nouvelle *Campagne* et auteur dramatique qui a creusé ces thèmes avec obsession dans des textes

comme *Cinq visages pour Camille Brunelle*, *Tu iras la chercher* et *Unité modèle*.

Retrouver ses marques

Avec cette nouvelle production, Jérémie Niel renoue avec deux des trois interprètes du projet original, Delphine Bienvenu et Justin Laramée; Victoria Diamond complète la distri-

bution dans le rôle de la vaporeuse Rebecca. Comment mesure-t-il le chemin parcouru, d'une *Campagne* à l'autre? «L'âge m'a adouci, pour le mieux. Je voulais à mes débuts être super-radical, intransigeant. Je travaille encore selon des partis pris esthétiques forts, mais je peux déroger à ces lignes si je trouve que ça sert le

propos. Je suis aussi rentré davantage dans le texte, alors qu'avant l'aspect formel pouvait parfois prendre le dessus, oblitérer des nuances.»

Il rigole en fantasmant sur un espace théâtral où les spectateurs seraient accueillis longuement d'avance dans de gros divans confortables, avec un verre et un bon massage, comme dans un espace transitoire, un conditionnement permettant d'entrer dans la fiction. «Le problème avec les œuvres lentes, c'est qu'on les attrape dans le tourbillon de nos vies de fous! J'adore le cinéma de Pasolini, mais je sais que je ne peux pas le voir n'importe quand, je ne peux pas y entrer comme je me glisserais dans un Tarantino, par exemple. C'est une question de disposition, de curiosité aussi.»

Le théâtre de Jérémie Niel demeure un univers de la lenteur, de la pénombre, du chuchotement. «Je n'ai jamais l'impression de faire un théâtre super-intello, mais je comprends que ça peut avoir l'air de ça parce que l'enveloppe est curieuse, peu commune. Mais pas besoin d'un bac en philo pour comprendre mes pièces! J'ai vraiment l'impression d'explorer des émotions simples, humaines, je ne travaille que là-dessus.»

Collaborateur
Le Devoir

LA CAMPAGNE

Texte: Martin Crimp, traduit de l'anglais par Guillaume Corbeil. Mise en scène: Jérémie Niel. Une coproduction de Pétrus et du Groupe de la Veillée présentée au Prospero du 4 au 22 octobre.

« J'aime les personnages médiocres, les anti-héros. C'est quand l'art essaye de refléter notre médiocrité qu'il devient intéressant. »

Jérémie Niel

ABÎMÉS
Quatre courtes pièces de Samuel Beckett

4 au 22 octobre 2016
Salle Fred-Barry
4353 rue Ste-Catherine E.

Billets 514 253-8974
joejacketjohn.com
denise-pelletier.qc.ca

JOE JACK ET JOHN
THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
admission

AIRFRANCE / présente

NIGHT CIRCUS

par RECIRQUEL COMPANY BUDAPEST

mupa Budapest

12 AU 22 OCTOBRE

« UNE EXPÉRIENCE INOUBLIABLE GARANTIE. »
— ELLE
« LES ACROBATES CONJUGENT PROUESSES, BEAUTÉ ET ÉLÉGANCE... » — LE PARISIEN

UN SPECTACLE À COUPER LE SOUFFLE, DANS LA GRANDE TRADITION DES CIRQUES D'EUROPE CENTRALE.

Québec Montréal Canada LA PRESSE D'IBERVILLE JARRY Billets en vente TOHU.CA

CULTURE » THÉÂTRE

La scène pour rassembler

Anne-Marie White se paie un programme double dans la capitale

SIMON LAMBERT

à Québec

Le hasard amène à Québec, coup sur coup, deux spectacles de la metteuse en scène néo-brunswickoise Anne-Marie White. *A Love Is in the Birds*, «soirée festive» sous forme de mise en lecture à l'occasion du festival Québec en toutes lettres, succédera #PigeonsAffamés, une création sur notre bonheur nord-américain qui se posera pour cinq représentations au théâtre Périscopie, ce mois-ci, puis aux Écuries en novembre.

Les deux spectacles du Théâtre Trillium (Ottawa), sur plusieurs points, se trouvent aux antipodes. *Love Is in the Birds*, mélange de monologue, de poésie et de chansons, se voulait tout d'abord un événement unique et spontané dans le cadre du festival Zones théâtrales 2013, un «happening». «Mais c'est un projet qui a capté une onde quelque part dans l'univers», précise Anne-Marie White, et qui finalement est parti en tournée, et qui tourne depuis. Pas mal, pour un spectacle «sans prétention», qui s'est donné 30 heures de répétition sur quelques semaines.

Là-dessus, #PigeonsAffamés loge à l'autre extrémité du spectre, précise celle qui, l'autonne dernier, quittait la barre de la compagnie Trillium pour assurer la direction générale et artistique de La Nouvelle



PIERRE CRÉPÔ

Love Is in the Birds mélange monologue, poésie et chansons.

Scène, dans la capitale canadienne. Avec 600 heures de répétition sur trois ans et l'apport de deux concepteurs (Mylène Roy pour les mouvements et la gestuelle, et JP Loignon pour le travail vocal), le spectacle fait appel à un processus de création complexe: un mélange de spoken words et de beat box, de corps slammés et de chorégraphies, élaboré avec six interprètes engagés dès le départ dans le processus.

Deux approches

Soirée dédiée à la parole, *Love Is in the Birds* rassemble six interprètes qui liront les textes de 13 voix francophones, mélangeant les accents du Québec, de l'Ontario et de l'Acadie, mais aussi de la Belgique et de la Suisse, au-

tour de la chanson *L'arbre est dans ses feuilles*. Anne-Marie White, qui se donnait ici le projet de fouiller la question de la transmission, a pour ce faire sollicité les textes de différents auteurs, pour ensuite procéder à un tri.

Alors que le premier spectacle a la forme simple d'une mise en lecture festive, #PigeonsAffamés reste de son côté une construction beaucoup plus «scénarisée»: «On a un tel désir d'aller justifier nos actions, et il est si facile de surfer sur un bonheur total... Il nous est apparu rapidement, dans le processus de création, que les corps devaient aller à l'encontre de ça et aller à l'animal qu'on est et à cette espèce de hurlement pour dire: "Ben voyons donc, ça a pas de bon sens; je ne peux pas être dans un monde si parfait!"»

Interrogeant «la légitimité de notre bonheur, de notre confort nord-américain, à la bonne conscience», la pièce se veut

aussi plus incisive. «On est vraiment capables de se donner raison sur tout. Dans le fond, il y a toujours un spécialiste qui va venir nous conforter dans ce qu'on a fait, ce qu'on a choisi, qui va venir nous déculpabiliser.»

Dans un cas comme dans l'autre, on sent toutefois dans les mots de White un profond désir de créer du lien, de faire advenir un espace pour le rassemblement. «En tant que créatrice, c'est vraiment une étape importante. Je suis quelqu'un qui a une immense capacité à rire à la fois de moi-même et de ce que nous sommes tous ensemble. Ce regard-là, indulgent, j'avais envie que les spectateurs le reçoivent.»

Le cynisme, très peu pour la metteuse en scène. Plus de 20 ans de métier laissent avec une sensibilité toute tournée vers son auditoire. «Je veux que le spectateur soit le plus tôt possible avec moi dans cette exploration-là. C'est pas l'auteure qui présente une vision du monde pour passer un message, comme quoi elle a compris quelque chose que le spectateur devrait aussi comprendre en sortant de là... J'ai tellement peur de ça!»

Collaborateur
Le Devoir

LOVE IS IN THE BIRDS

Présenté le 2 octobre à la Maison de la littérature, dans le cadre du festival Québec en toutes lettres.

#PIGEONSAFFAMÉS

À l'affiche du Périscopie du 11 au 15 octobre et Aux Écuries du 23 au 25 novembre.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«Tout le monde peut s'identifier à la solitude, à des moments de perte de contrôle», croit Catherine Bourgeois.

Beckett et les antihéros

Abîmés propose une lecture multidisciplinaire de quatre courtes pièces du dramaturge

MARIE LABRECQUE

Après plusieurs créations performatives centrées sur des questions sociales, la compagnie Joe Jack et John, dirigée par Catherine Bourgeois, ose une première œuvre de répertoire: quatre courtes pièces de Samuel Beckett, écrites entre 1970 et 1985, regroupées sous le titre *Abîmés*. Un choix audacieux qui, selon la metteuse en scène, va pourtant de soi. Son intuition s'est d'ailleurs confirmée: en France, a-t-elle appris depuis, plusieurs troupes ayant un mandat similaire à la sienne, c'est-à-dire qui travaillent avec des interprètes présentant «une déficience ou un trouble de développement», montent le dramaturge irlandais.

«Beckett a développé des personnages anonymes souffrants, esseulés, enfermés. J'y vois un lien avec mon intérêt pour les castings d'anti-héros.» Vrai que les personnages handicapés ou présentant des limitations physiques ne manquent pas chez l'auteur de *Fin de partie*. Catherine Bourgeois estime aussi que, dans une société valorisant la productivité, la place des personnes handicapées peut nous bousculer dans nos valeurs. Et qu'on tend à projeter sur eux un désespoir, une interrogation sur l'absurdité de l'existence. «Ces questionnements sont présents aussi dans l'œuvre de Beckett: qu'est-ce qu'on attend, à quoi sert la vie?»

C'est d'abord son envie de travailler avec certains interprètes qui a orienté le choix des dramatiques. «La facilité quand on fait du théâtre de création en collectif, c'est que les personnages émergent en répétition, et qu'ils sont souvent collés sur les capacités de l'interprète. J'avais ce souci de trouver des textes qui pouvaient coller à la peau de mes acteurs.» Une distribution marquée par la diversité, comme elle les aime: Marc Béland, Guillermina Kerwin, Michael Nimbley et Gabrielle Marion-Rivard. La pièce *Pas*, au parcours très chorégraphié, siérait ainsi à la rayonnante vedette du film *Gabrielle*, qui a un don «pour apprendre de longs textes» et qui a fait des spectacles de gigue contemporaine.

Michael Nimbley, avec qui la metteuse en scène collabore pour une quatrième fois, prête sa présence «unique» au rôle muet de *L'impromptu d'Ohio*. «Je pense que Michael est né pour jouer du Beckett. Il a cette charge du présent, de l'ici-maintenant. Ce gars-là me jette à terre lorsqu'il est sur scène.» Au dire de la créatrice, la chimie a pris entre les quatre comédiens, «choisis parce qu'ils me bouleversent», dont aucun n'avait jamais touché au théâtre de l'auteur d'*En attendant Godot*.

Une approche humanisée
La sélection des œuvres, qui inclut aussi *Quoi où* et *Souffle*, relève également d'un désir d'explorer certains thèmes: «l'isolement, l'enfermement, la

folie. Et notre finalité, la mort qui s'approche. Même si ce ne sont pas des sujets d'actualité concrète, il y a là une résonance sociale, d'ordre philosophique. Tout le monde peut s'identifier à la solitude, à des moments de perte de contrôle.»

La conceptrice de *Je ne veux pas marcher seul* tente de s'éloigner d'une vision purement formelle. «Il y a un cliché autour de certaines œuvres de Beckett, parce que les personnages sont un peu désincarnés. Moi, je l'approche avec une certaine humanité. Sans tomber dans l'interprétation psychologique, on essaie de donner chair à ces personnages-là.»

En même temps, cette artiste formée en scénographie, qui prend plaisir à travailler, pour une fois, sur un texte déjà écrit, a pu s'éclairer davantage dans la conception visuelle. Elle a par exemple décidé de traiter *Souffle* — une «virgule dramatique», selon l'appellation de l'auteur, qui se résume à une didascalie: éclairer un détrit, sur fond sonore d'inspiration/expiration — uniquement par le truchement de la vidéo. Afin d'illustrer comment «chaque souffle nous rapproche de notre mort», la metteuse en scène a photographié à intervalles réguliers des éléments organiques se décomposant. Elle met en outre en avant un travail pictural autour de la lumière, un élément majeur qui entre en dialogue avec les acteurs.

«Beckett ne fait pas des propositions faciles. Le défi, c'est que ça ne devienne pas juste conceptuel, clinique, que le spectacle reste vivant.» Cet univers est très encadré: qui monte Beckett aujourd'hui n'a pas le choix de rester fidèle aux indications scéniques très précises de l'auteur, une volonté stipulée dans son testament. «La succession est assez insistante là-dessus. C'a été quelque chose, de négocier les droits.» Catherine Bourgeois parle d'une «petite mésaventure»: les ayants droit auraient compris qu'elle voulait travailler avec des interprètes physiquement handicapés, ce qui aurait contrevenu à certaines directives scéniques.

La créatrice entend pourtant «jazz» sa production, d'emblée destinée au public de Fred Barry, avec son fort taux d'adolescents. «L'idée initiale, c'était qu'il y a moyen de faire quelque chose de tripartite avec Beckett. Parfois, on monte cet auteur dans une vision froide, austère. Et les jeunes se disent: mon Dieu, c'est poche, le théâtre...» Rendez-vous ici plutôt avec un Beckett «à la sauce Joe Jack et John», une lecture contemporaine, multidisciplinaire et performative.

Collaboratrice
Le Devoir

ABÎMÉS
Textes: Samuel Beckett, mise en scène: Catherine Bourgeois, production: Joe Jack et John. Du 4 au 22 octobre, à la salle Fred-Barry.

EN ASSOCIATION AVEC ARTS & ENTERTAINMENT PRODUCTIONS.
ATTILA GLATZ CONCERT PRODUCTIONS PRÉSENTE

MAGNIFICAT !

REQUIEM DE MOZART & MAGNIFICAT DE BACH

L'AUTENTIQUE TRADITION ALLEMANDE
ORCHESTRE KLANGVERWALTUNG & CHŒUR
CHORGEMEINSCHAFT NEUBEUERN
ENOCH ZU GUTTENBERG, CHEF D'ORCHESTRE



DEUX CHEFS-D'ŒUVRE INTÉMPORELS
140 MUSICIENS SUR SCÈNE
GRAND CHŒUR ET ORCHESTRE
SUSANNE BERNHARD, SOPRANO
ANKE VONDUNG, MEZZO-SOPRANO
DANIEL JOHANNSEN, TÉNOR · TAREQ NAZMI, BASSE



21 octobre • 20 h

placedesarts.com • MAISON SYMPHONIQUE

BILLETTS : 514-842-2112 / 1-866-842-2112

PLACEDESARTS.COM

La Fondation Arte Musica présente

LES CONFÉRENCES ARTE MUSICA

16
17

À l'auditorium
Maxwell-Cummings du MBAM

Une brève histoire
de la musique russe
pour piano

Mardi 4 octobre - 17 h 30

Conférence par GUY SAUVÉ



L'histoire du soldat
de Stravinski

Samedi 15 octobre - 14 h

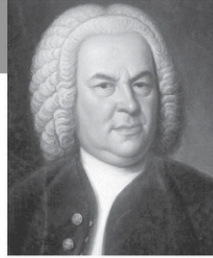
Conférence par DANICK TROTTIER

Entendez l'œuvre en concert le dimanche
16 octobre à 14 h à la salle Bourgie.

Les cantates de Bach
et la piété religieuse

Mardi 1^{er} novembre - 17 h 30

Conférence par GEORGES LEROUX



VIP du MBAM - entrée libre
Grand public : 10 \$ (ttc)
34 ans et moins : 5 \$ (ttc)

Billets et programmation complète

SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTREAL

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par



PHÉNOMENA

13 au 21 OCTOBRE 2016

Cabaret Dada Momentum

Vendredi 14 OCTOBRE 20 h

à LA SALA ROSSA - 15 \$

Céline Bonnier * Nathalie Claude
Stéphane Créte * Stéphane Demers
Dominique Leduc * Jean-Frédéric Messier
Sylvie Moreau * Marcel Pomerlo * et + ...

festivalphenomena.com



UNE PRÉSENTATION
DES ÉLECTRONS
LE DEVOIR

CULTURE › DANSE

Objets animés, corps habités

Arts visuels, danse et performance insufflent vie et humanité aux choses

MÉLANIE CARPENTIER

L'interaction corps-objet et les possibilités d'extension, voire de mutation, de notre véhicule de chair s'inscrivent au cœur des préoccupations artistiques actuelles. À l'aide de supports technologiques sophistiqués, le domaine des arts visuels voit la prolifération de structures de plus en plus organiques. Des dispositifs dans lesquels la danse a un rôle primordial à jouer quant à l'appréhension du mouvement. Avec l'événement *Métamorphose*, le Studio 303 propose un véritable lieu de contact entre des créateurs de mouvements et des concepteurs de structures vivantes et innovantes.

Les artistes visuels du collectif CHA présenteront une installation lumineuse de 360° que la chorégraphe Annie Gagnon habitera lors d'une série de performances. Collaborateurs de longue date, Paul Chambers et David-Alexandre Chabot sont les prestidigitateurs aux lumières et à la scénographie d'une pluralité de créations de la scène contemporaine en danse (à Tangente, au Studio 303).

Au lieu de partir du mouvement ou d'un thème, leur particularité est de placer le concept visuel à la base de leur création, pour ensuite y intégrer d'autres disciplines. «*Présentement, nos recherches tournent autour de l'idée de la perception: celle de la lumière, de la couleur et de l'espace. Qu'on soit à l'intérieur ou à l'extérieur, cette installation explore les multiples perspectives. En permettant au spectateur de se promener, il a le pouvoir*



L'artiste visuelle Jacinthe Derasp et sa sculpture de papier ailée

d'expérimenter l'œuvre dans toutes ses dimensions et de découvrir deux différentes facettes et univers,» affirme Paul Chambers.

La chorégraphe Annie Gagnon ayant étudié en arts visuels, l'interaction corps-objet occupe aussi une place centrale dans sa démarche. Elle greffera ses mouvements au masque lumineux conçu pour l'occasion. «*Des fois, la lumière peut être très froide, très abstraite. Ce qui nous intéresse, c'était de voir à quel point on pouvait se servir du corps pour manipuler les lumières. D'autres sources lumineuses seront installées sur le corps d'Annie pour alimenter et faire bouger la lumière. On essaie ici de*

donner un côté humain à la lumière», ajoute le concepteur.

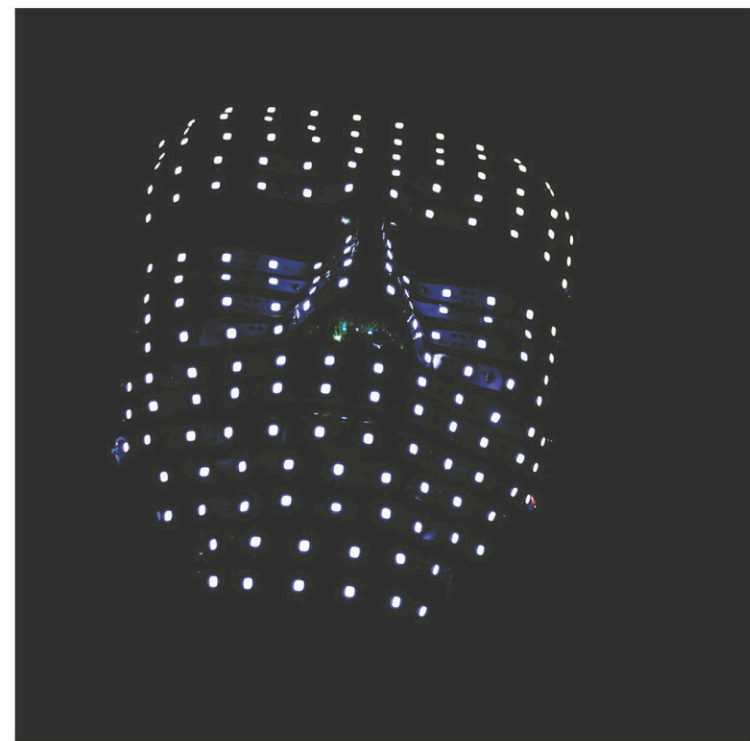
Un dispositif où le jeu avec la noirceur et les contrastes de lumière devient majeur. L'interaction, organique entre la structure et le corps, est aussi orientée vers une relation personnelle avec chaque spectateur et la performeuse, tirant son inspiration de ses nombreuses collaborations avec Aurélie Pedron.

Les néo-Icare

Corps du futur ou corps fantasmé? Intéressée aux structures architecturales modifiant l'espace, l'artiste visuelle Jacinthe Derasp, dans *HERMES*, compose à partir d'une imposante sculpture de

papier prenant la forme d'une aile. «*Dans le processus de création, au fur et à mesure que la sculpture se transformait et grandissait, je me suis rendu compte que la relation avec le corps était très importante. C'est alors naturellement qu'est venue l'idée d'intégrer le mouvement*», affirme-t-elle. À la suite de la présentation du court métrage *HERMES* à Concordia, la chorégraphe et interprète Bettina Szabo est allée à la rencontre de la réalisatrice. Le projet a ainsi muté en une performance.

Pour la danseuse, c'est l'occasion d'explorer les textures et aspérités du mouvement à travers une approche somatique. «*La gestuelle est assez*



Installation 360° du collectif CHA

exigeante. Il s'agit d'établir un rapport avec le ressenti, de trouver un parcours interne dans mon corps afin de voir comment la structure peut à la fois me mouvoir, mais aussi devenir une extension de moi», explique Bettina Szabo.

Cette entité, qui à la fois complète le corps et en est séparée afin de le rendre plus organique, s'inspire d'images maritimes telles que les mouvements de l'océan, des glaciers et de la faune marine. Faisant référence au messager des dieux grecs, leur travail évoque la constante transformation et la transportation dans différentes réalités. Un paysage sonore bâti en temps réel agrémente la performance en in-

tégrant les sons produits par l'interaction de Bettina Szabo avec la sculpture.

Misant sur un truchement des perceptions auditives et visuelles, les deux démarches présentées dans *Métamorphose* défient les sens et s'engagent dans une esthétique visionnaire au confluent des disciplines, des langages et des techniques.

Collaboratrice
Le Devoir

MÉTAMORPHOSE

Projet collaboratif de Paul Chambers, Annie Gagnon, David-Alexandre Chabot, Bettina Szabo et Jacinthe Derasp. Au Studio 303 les 8 et 9 octobre.

BARDO GRANDE BIBLIOTHÈQUE

EXPOSITION

PIERRE AYOT – REGARD CRITIQUE

Découvrez une rétrospective de l'œuvre audacieuse de Pierre Ayot, grand artiste multidisciplinaire québécois. Dès le 4 octobre.

→ Conférence du commissaire de l'exposition, Nicolas Mavrikakis, le 11 octobre à 19 h à l'Auditorium.

Photo: Madeleine Forcier

4 OCTOBRE – 19 H – AUDITORIUM

MON CŒUR EST MONTRÉAL – LE MAIRE ET MONTRÉAL

Denis Coderre présentera sa vision d'avenir pour la ville et ses citoyens dans le cadre des célébrations du 375^e anniversaire de la métropole. En collaboration avec l'Institut du Nouveau Monde.



Photo: Ville de Montréal

18 OCTOBRE – 19 H – AUDITORIUM

FIGURES MARQUANTES DE NOTRE HISTOIRE - MONTRÉAL

Une rencontre sur l'inspirante Émilie Gamelin (1800-1851). En collaboration avec la Fondation Lionel-Groulx, MATv, Québecor et le Fonds de solidarité FTQ.



Illustration: Sébastien de la

23 OCTOBRE – 14 H – AUDITORIUM

PIERRE ET LE LOUP

Un conte musical pour découvrir avec humour les aventures du courageux Pierre, du fameux méchant loup et d'autres personnages. Pour les 6 ans et plus. En compagnie de la Fille aux grandes oreilles.

Production: Jeunesses Musicales Canada



Photo: Gumbert Gampner

Planifiez vos sorties.

Toute la programmation à banq.qc.ca

Gratuit | Possibilité de réserver pour certaines activités (frais de 5 \$)

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal @Berri-UQAM

Bibliothèque et Archives nationales Québec



L'Orchestre de l'Université de Montréal

sous la direction de

PAOLO BELLOMIA, chef invité

présente

LA FORCE DES MOTS



Paolo Bellomia



Albert Millaire



Julie Daoust

Richard Wagner – Ouverture Faust

Arnold Schoenberg – Cinq pièces pour orchestre, op. 16

Alban Berg – Der Wein (Le Vin) d'après des poèmes de Charles Baudelaire
Soliste: Julie Daoust, soprano Récitant: Albert MillaireFranz Liszt – Ce qu'on entend sur la montagne d'après un poème de Victor Hugo
Récitant: Albert MillaireEvelin Ramón – And we die there, without waking
Lauréate du Concours de composition de l'OUMVendredi 7 octobre 2016, 19 h 30
Grand concert gratuit

ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE

309, rue Rachel Est, Montréal

FACULTÉ DE MUSIQUE

MusUdeM musique.umontreal.ca

Université de Montréal

CULTURE › MUSIQUE



PATRICK JB FLYNN

Le nombre d'albums et de concerts que Roscoe Mitchell donne année après année est incroyable.

L'Off du jazz à l'enseigne de Roscoe Mitchell

Le shaman de l'improvisation va diriger le Montréal-Toronto Art Orchestra

SERGE TRUFFAUT

Mine de rien, voilà que l'Off Festival de jazz de Montréal en est à sa 17^e édition. En d'autres termes, et non des moindres, il a survécu à la stagnation et autres calamités économiques. Pour cela, on dit bravo, mais également pour ceci : cette année, Roscoe Mitchell est à l'affiche. La nouvelle est si importante qu'il faudrait la réciter mille et une fois.

Car qui dit Roscoe Mitchell dit membre du club sélect rassemblant les shamans de l'improvisation, soit Albert Ayler, Dewey Redman, Anthony Braxton, Ornette Coleman, Paul Bley, Henry Threadgill, Lester Bowie, Sun Ra, Muhal Richard Abrams et Archie Shepp. Qui dit Mitchell dit également le jazz du poing tendu, le jazz politique. Qui dit Mitchell dit surtout The Art Ensemble of Chicago, qui est sans contredit l'une des cinq meilleures formations de l'histoire du jazz. Ce qui précède étant un constat et non une opinion, il ne peut être contesté. Nanananéeèrrre...

Si le jazz était une carte géographique, alors ce saxophoniste qui joue de tous les saxes, y compris les plus exotiques ou rarissimes, serait au centre en compagnie de Mingus, de Monk, de Davis et quelques autres. Lui y serait, au centre, pour cette raison : en compagnie de ses amis de l'Art Ensemble of Chicago, il a exploré les sillons des musiques africaines et orientales dans les moindres détails avant de les malaxer avec ces divers folklores qui ont fait le jazz. Pour ce qui est de l'alchimie et de ses secrets, aucune formation n'a fait autant que l'Art Ensemble of Chicago.

En dehors de ce groupe, Mitchell s'est révélé un forcené du travail. Le nombre d'albums et de concerts qu'il donne année après année est incroyable. Parfois il est seul, parfois ils sont deux ou trois, parfois ils sont quinze ou cinquante. Bref, aucune architecture instrumentale ne lui est étrangère.

Toujours est-il que le 15 octobre au Gesù, notre homme va animer, diriger, alimenter le Montréal-Toronto Art Orchestra. En fait, et ainsi que l'indique le programme, il s'agit d'un projet inédit regroupant 10 musiciens de Toronto et autant de Montréal, dont notamment Jean Derome. Le concert débute à 20 h. Le prix du billet : 30\$, ou 20\$ pour les étudiants.

Conversations et classe de maître

Mitchell mis à part, on retient de cette 17^e édition les conversations transatlantiques, pour reprendre le titre du *show*, que vont poursuivre les membres d'une autre grande formation codirigée par la saxophoniste Christine Jensen et la pianiste Maggi Olin. Si l'on a bien compris, elles vont tirer la diagonale entre Monk, Mingus, le rock progressif, les canons du classique et des folklores. Le 6 octobre au Lion d'Or à compter de 20 h. Prix du billet : 30\$.

Le 7 octobre à la salle Tanna Schulich de l'Université McGill, le pianiste allemand Georg Graewe donnera une classe de maître à partir de 15h30. L'entrée est gratuite. Le soir, on propose une formation originale : le Voodoo Jazz dirigé par le saxophoniste Jacques Schwarz-Bart, qui explore les musiques qui singularisent la culture vaudou en compagnie de la chanteuse Malika Tirolien et du percussionniste Tiga Jean-Baptiste.

Sinon, on retient le *Chasin Trane with McLean*, un hommage du saxophoniste Al McLean à John Coltrane, le trio du guitariste new-yorkais Peter Bernstein, qui vient tout juste de sortir un album sur l'excellente étiquette Smoke, le 3Rio fondé par le saxophoniste Alex Côté, le batteur Jim Doxas et le guitariste Gary Schwartz. Pour de plus amples informations, on vous suggère d'aller à loffestivaldejazz.com.

Collaborateur
Le Devoir

Les métissages lumineux de Solawa

Le délicat quintette lance un premier disque

YVES BERNARD

Lauréat de quatre coups de cœur à la Vitrine des musiques locales métissées l'an dernier, Solawa est l'une des plus belles découvertes mont-réalisées de la dernière année. Aux confins des métissages entre culture autochtone, chanson québécoise ou latino-américaine, spoken word, jazz et autres musiques métissées d'un parfum d'Orient et de sonorités juives, le quintette lance lundi son premier disque à la Vitrola. Solawa renferme tout naturellement cette lumineuse sagesse apaisante qui s'élève tout doucement au-dessus des modes.

« Il faut libérer nos histoires, nos paroles, nos chansons. Il faut les goûter, les toucher et favoriser l'expérience sensorielle », disait l'artiste métisse multidisciplinaire Moe Clark dans une entrevue accordée au printemps. Cette semaine, nous avons rassemblé les quatre autres membres du groupe; chacun à leur façon, ils ont parlé du caractère naturel des métissages qui se dégagent de, ou plutôt qui engagent leur création. Jean Félix Mailloux, contrebassiste aux notes rondes et denses, a mis le projet en œuvre à l'automne 2014. « Dès le début, c'a été plus un mélange qu'une suite de compositions que chacun apporte. C'est ce que j'avais envie de créer et c'a été au-delà de mes espérances. Dans les autres projets, mes compositions sont plus achevées, mais ici, je crée des pièces pas finies pour laisser de la place aux autres. »

Dans chacune des pièces, chacun apporte ses couleurs et sa personnalité. Moe Clark chante et raconte des histoires dans la musique, Damian Nisenson fait respirer ses saxophones et ses chansons poétiques, Jean Félix Mailloux apporte une teinte de jazz voyageur, pendant qu'Eveline Grégoire-Rousseau fait de douces vagues à la harpe et que Ziya Tabassian explore aux percussions des sonorités qui ne sont pas qu'orientales. « Ce sont cinq univers qui se marient de façon très naturelle, dit-il. Ça m'a fait grandir, dans le sens où il y a plus de chansons et où j'étais moins habitué à en jouer. Je suis allé chercher un peu de batterie et j'utilise aussi le tom-bak, mais j'ai laissé ça ouvert, sans forcer. » Ailleurs, on a connu Ziya avec Constantinople ou par ses projets très singuliers de construction rythmique. Actuellement, il mène les destinées de Golestan et on le retrouve aussi dans le groupe Regard persan.

Tout au long du parcours de Solawa, la harpiste Eveline Grégoire-Rousseau se fonde dans la finesse de l'ensemble avec un son fluide, en offrant des clins d'œil au piano à pouce africain, à la guitare



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Solawa renferme tout naturellement cette lumineuse sagesse apaisante qui s'élève tout doucement au-dessus des modes.

« Depuis une douzaine d'années, j'ai voulu démystifier la harpe. J'arrive à faire un peu tous les styles et tous les styles m'influencent. »

La harpiste Eveline Grégoire-Rousseau

rythmique sud-américaine et même aux cordes orientales. Elle s'accompagne en chantant les étoiles, improvise et offre aussi quelques subtiles claques rythmiques. De formation classique, elle contribue, avec les Sarah Pagé des Barr Brothers ou Emilie & Ogden, au regain d'intérêt pour son instrument. « Depuis une douzaine d'années, j'ai voulu démystifier la harpe. J'arrive à faire un peu tous les styles et tous les styles m'influencent. J'ai une harpe électrique, des pédales à effets, de la distortion et du délai, mais avec Solawa, je joue de la grande harpe classique avec les mécanismes à pédale. »

Dans le groupe, chacun compose, alors qu'Eveline écrit des textes teintés de nature, que Damian se livre à des images abstraites pourtant

inspirées de la vie et que Moe libère en cri des plaines ou en anglais les images de son bagage culturel. « Il y a tellement de musique dans ses paroles, même si on ne les comprend pas. Ce qui rend un texte poétique, ce n'est pas seulement le contenu émotionnel et ce que dit Moe, c'est surtout la façon dont elle le dit : ça voyage, c'est d'une douceur, c'est d'une profondeur extraordinaire. » Avec ses complices, elle fait rêver en créant un climat de douce euphorie.

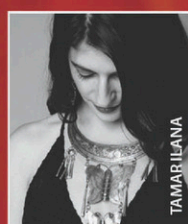
Collaborateur
Le Devoir

SOLAWA

Solawa
Malasartes
Concert de lancement à la Vitrola, le lundi 3 octobre à 20 h.
<https://solawamontreal.com>

CONCERTS AU BOUT DU MONDE

maison DE LA culture
AHUNTSIC
CARTIERVILLE



Vendredi 7 octobre, 19 h 30

SALTARELLO

Traditions métissées du monde

Vendredi 11 novembre, 19 h 30

TRIO REGARD PERSAN



Jeudi 1^{er} décembre, 19 h 30

TAMAR ILANA ET VENTANAS (Toronto)

Musiques inspirées des traditions ibériques

Vendredi 9 décembre, 19 h 30

LES TIREUX D'ROCHES

Musiques d'inspiration traditionnelle québécoise

Billets en ligne au www.accesculture.com

Maison de la culture Ahuntsic-Cartierville | 10 300, rue Lajeunesse 1^{er} étage | Métro Henri-Bourassa | Informations : 514 872-8749



Arion
Orchestre Baroque

CAFÉS
&
JARDINS
EN MUSIQUE

ŒUVRES DE BACH, BENDA ET VIVALDI

Chef invité : Alexander Weimann, clavecin (Canada)

Solistes : Hélène Brunet, soprano; Philippe Gagné, ténor;

Jesse Blumberg, basse; Claire Guimond, flûte



SALLE BOURGIE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS			
29	30	01	02
septembre 2016 19:30	septembre 2016 20:00	octobre 2016 16:00	octobre 2016 14:00

ARIONBAROQUE.COM — 514 355-1825

Présenté par



CULTURE › MUSIQUE

Chanter Baudelaire en préparant Carmen

Marie-Nicole Lemieux donne mardi au théâtre Outremont un récital autour des *Fleurs du mal*

CHRISTOPHE HUSS

Marie-Nicole Lemieux donnera, le mardi 4 octobre au théâtre Outremont, la première d'un nouveau récital sans pause mêlant mélodies et poésie. «*Ce n'est pas une soirée autour de Marie-Nicole Lemieux chantant la mélodie française. Le sujet, c'est Baudelaire et Les fleurs du mal*», prévient la chanteuse interrogée par *Le Devoir*.

Par rapport au récital à la Maison symphonique du 19 avril dernier, les recoupements de répertoire se limiteront à deux mélodies, car «*on ne peut pas faire une soirée Baudelaire sans L'invitation au voyage et La vie antérieure*». Aux côtés de Marie-Nicole Lemieux, Raymond Cloutier personnifiera le poète. «*Le spectacle est vraiment articulé autour de la poésie et de la mise en musique de la poésie. Raymond Cloutier lira des extraits de correspondances et des poèmes. C'est un autre type de concert: une heure et quart sans pause.*»

Marie-Nicole Lemieux se réjouit de cet événement intimiste qui sera aussi présenté au Musée d'Orsay, à Paris, le 20 octobre prochain, dans le cadre d'une exposition sur le Second Empire. La chanteuse espère «*créer un petit engouement*» ici, car elle apprécie beaucoup la formule du concert sans pause et aimerait remettre ça.

Dans le public d'*Aïda*

Nous avons croisé notre contralto-vedette, décorée de l'Ordre du Canada, il y a quelques jours, le soir de la première d'*Aïda* à l'opéra. Elle n'était pas une spectatrice comme les autres, car elle cherchait à savoir si elle aborderait un jour le rôle Amnérís sur scène. Marie-Nicole Lemieux a trouvé la titulaire du



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

La saison 2016-2017 offrira à Marie-Nicole Lemieux deux prises de rôle considérables. D'abord Cassandra dans *Les Troyens* de Berlioz, lors de deux concerts à Strasbourg, en mars 2017, puis l'emblématique Carmen.

rôle, Olesya Petrova, «*formidable*»: «*C'est elle qui valait le spectacle. Chanter comme cela à 34 ans, c'est une leçon.*» Mais à l'issue de la soirée, la chanteuse québécoise avait compris qu'elle aurait à se tenir loin de ce rôle: «*Je suis raisonnable. Si, vocalement, je ne peux pas, j'en fais mon deuil. Et Amnérís, ce n'est vraiment pas pour moi.*»

«*Il y a des rôles que j'aimerais chanter, mais ce n'est pas moi qui engage!*» Avis aux directeurs artistiques des

grandes scènes, Marie-Nicole Lemieux rêve de fouler à nouveau les planches dans le rôle de Dalila (*Samson et Dalila* de Saint-Saëns), souhaite aborder Charlotte du *Werther* de Massenet, rechanter Azucena dans *Le trouvère* de Verdi et augmenter sa dose de Rossini sur scène: Arsace dans *Semiramide*, le rôle-titre de *Tancredi*, Isabella (*L'italienne à Alger*) et Rosine du *Barbier de Séville*.

La saison 2016-2017 lui offrira cependant deux prises de rôle considérables. D'abord

Cassandra dans *Les Troyens* de Berlioz, lors de deux concerts à Strasbourg, en mars 2017, sous la direction de John Nelson, avec Michael Spyres, Joyce di Donato, Stéphane Degout et Marianne Crebassa. Ensuite, l'emblématique Carmen.

Le cliché sur deux pattes

Carmen sera présentée, dans une version mise en espace, en janvier 2017. Une prise de rôle

«*Le défi n'est pas vocal; il est dans l'interprétation. Il faut être Carmen sans être un cliché sur deux pattes!*»

Marie-Nicole Lemieux

de Carmen, au Théâtre des Champs-Élysées à Paris? «*Une belle folie*», selon Marie-Nicole Lemieux. «*Je suis contente car, quand on est jeune, Carmen est un rêve et, quand on vieillit, on se dit: "C'a tellement d'effet!" Cette musique est tellement belle! Chaque fois que je suis dans la salle, je suis émerveillée.*» Aux yeux de Marie-Nicole Lemieux, «*le défi n'est pas vocal; il est dans l'interprétation. Il faut être Carmen sans être un cliché sur deux pattes!*»

Pour la chanteuse québécoise, la cigarière n'est pas une «*vamp ténébreuse*», mais une personne «*souriante, très spirituelle et solaire*». «*Carmen dit ce qu'elle a à dire, mais elle rit beaucoup. La habanera, c'est très drôle, très spirituel.*» Elle n'a guère de pitié pour le «*pauvre Don José*»: «*Il va dans le mur, Carmen le lui dit et il n'écoute pas. C'est typique; des histoires qui se répètent encore aujourd'hui.*»

Pour une Carmen sur scène avec costumes et mise en scène, Marie-Nicole Lemieux n'a «*pas d'offre pour le moment*». On la demande surtout dans Verdi.

La chanteuse a changé d'éditeur de disques au bon moment. Vedette de l'étiquette Naïve, elle est passée en exclusivité chez Warner. «*Je suis partie parce que je sentais qu'il n'y avait plus de suivi. Lors d'une*

sortie de disque, il faut faire de la publicité, soutenir les artistes.» Pas plus que nous, depuis le placement de Naïve en redressement judiciaire, elle n'a idée de ce qu'il adviendra des disques qu'elle a enregistrés. «*Je ne savais pas à quel point cela n'allait pas bien*», déplore la chanteuse.

Son premier disque Warner sortira en janvier 2017, en prélude à une tournée avec l'Orchestre de Montpellier dirigé par Jean-Marie Zeitouni, qui mènera chef et soliste à Paris, à Moscou et dans plusieurs villes françaises. Pour les prochains projets d'enregistrements, elle retrouvera Hugues Deschaux, le preneur de son vedette qui a fait la légende de l'étiquette Alpha. «*C'est lui qui avait enregistré mon tout premier disque, Berlioz, Mahler et Wagner, chez Cyprès en 2000, et je ne m'en souvenais même pas*», avoue la chanteuse.

Vous l'avez compris, nous verrons pas souvent Marie-Nicole Lemieux cette saison. Profitez-en donc mardi!

Le Devoir

L'INVITATION AU VOYAGE

Soirée de poésie et mélodies autour de Charles Baudelaire. Marie-Nicole Lemieux (contralto), Raymond Cloutier (acteur), Daniel Blumenthal (piano). Théâtre Outremont, mardi 4 octobre à 20 h. Billets: 514 495-9944, poste 1.

17^e L'OFF JAZZ
6 - 15 oct. 2016
montréal

CHRISTINE JENSEN & MAGGI OLIN : TRANSATLANTIC CONVERSATIONS
MASTERCLASS AVEC GEORG GRAEWE TEVET SELA QUARTET : LYING SUN
AARON SHRAGGE & BEN MONDER DUO VOODOO JAZZ TRIO PARC X TRIO
CHAOSMOS PETER BERNSTEIN & ANDRES VIAL TRIO STILL + GEORG GRAEWE
MASTERCLASS AVEC PETER BERNSTEIN THOM GOSSAGE OTHER VOICES
SIENNA DAHLEN ICE AGE PARADISE PRE-LAUNCH ALBUM PARTY
QUATTRO VENTI THE CLAUDIA QUINTET 5 FOR TRIO : GARDER LA TENSION
CHASIN' THE TRANE WITH AL MCLEAN OLIVIER BABAZ TRIO 3RIO
JONATHAN LINDHORST'S LIMERENCE QUARTET HICHEM KHALFA
DAWN TYLER WATSON QUARTET NICK FRASER QUARTET NOMAD
ROSCOE MITHCELL & THE MONTREAL TORONTO ART ORCHESTRA

loffjazz.com

Un nouvel automne lyrique au Québec

UN NOUVEL AUTOMNE LYRIQUE
DOSSIER: Musique, chant et opéra à l'école
PORTRAIT: David Sela, mécène et opéra
PROFIL: Studio de musique ancienne de Montréal
MÉMOIRE: Guillaume Couture et la censure

L'Opéra
REVUE québécoise d'art lyrique

NUMÉRO 9 - AUTOMNE 2016

ENTRETIEN AVEC
JEAN-FRANÇOIS LAPOINTE
Une passion pour la scène... et la vie!

Numéro Automne 2016 disponible en kiosque ou au www.revuelopera.quebec

L'Opéra
REVUE québécoise d'art lyrique

www.revuelopera.quebec
info@revuelopera.quebec
514 664-4642 ou 1 888 256-2946 (sans frais)

Photo tirée de l'opéra *The Tempest* de Thomas Ades, mise en scène de Robert Lepage, Opéra de Québec, 2012

CULTURE DE VISU



Au centre Artex, l'exposition *Magazines photographiques canadiens, 1970-1990* nous apprend comment l'art photographique a été au cœur de problématiques intellectuelles très riches.

PHOTOS PAUL LITHELAND

Images à la page

Zoë Tousignant nous plonge dans les enjeux de l'art photographique entre 1970 et 1990 chez Artex

NICOLAS MAVRIKAKIS

Dans cette petite expo, le centre Artex nous convie à revisiter une grande époque pour la photographie au Canada. Les années 1970 et 1980 furent en effet fastes en photographes qui développèrent des approches originales. En 1978, l'Office national du film réalisa d'ailleurs une série d'entrevues avec quelques-uns d'entre eux: Walter Curtin, Pierre Gaudard, Gabor Szilasi, Sam Tata...

Durant cette époque apparurent bien de nouveaux lieux consacrés à la photo: fondation de la galerie Yajima, à Montréal, en 1974, de la Nova Gallery, à Vancouver, en 1976, établissement des centres d'artistes autogérés Gallery 44 à Toronto, en 1979, Dazibao à Montréal en 1980, Vu à Québec en 1981... C'est durant cette époque que s'organisent de nouveaux événements, comme le premier Mois de la photo à Montréal présenté par Vox en 1989. Même les universités sont de la partie. En 1978, un département de photographie est mis en place à Concordia. Ce ne sont là que quelques informations parmi la multitude que vous pourrez apprendre en visitant cette expo élaborée par



Zoë Tousignant montre comment la photo de l'époque utilise comme espace de diffusion le mur des galeries ou d'autres lieux inusités mais aussi, tout autant, et même plus, la page de revue.

la commissaire Zoë Tousignant. Au-delà de toutes ces infos historiques qui montrent une convergence d'intérêts, vous pourrez aussi — et surtout — apprendre comment l'art photographique a été au cœur de problématiques intellectuelles bien riches.

La revue comme espace d'exposition

Dans un texte intitulé «*La photographie par la bande*» — qui fait partie du livre *Exposer*

l'art contemporain au Québec (2003) —, l'historienne et sociologue de l'art Lise Lamarche l'a bien expliqué. Dans les années 1970 et 1980, la photo acapare bien des lieux en dehors des circuits traditionnels pour sa diffusion: bibliothèques et librairies, mais aussi églises, bars, cafés, restaurants, caisses populaires, galeries de boutiques de centres commerciaux... Dans ces lieux, la photo se dissémine avec des expositions individuelles, mais aussi collectives. Elle va à la rencontre de son public et veut «*rendre aux modèles leurs images*», les photographes exposant leurs clichés dans le voisinage des gens qui y sont montrés.

La commissaire Tousignant souligne aussi cet aspect des choses et nous montre comment la photo de l'époque utilise comme espace de diffusion le mur des galeries ou d'autres lieux inusités mais aussi, tout autant, et même plus, la page de revue. Vous pourrez consulter bien des exemplaires de ces revues spécialisées en photo: *Ciel variable*, *Impressions*, *Image Nation*, *BlackFlash*...

Dans son texte de présentation, Tousignant nous permet aussi de saisir comment il y eut

à cette époque des revues — comme *OVO*, qui paraît dès la fin de 1970 et jusqu'en 1986 — où le texte n'avait presque pas ou pas du tout de place. Cela refléterait une forme «*de "suspicion" envers le mot qui était courante à l'époque, ou sans nul doute l'idée que l'image photographique, comprise en tant que langage universel, pouvait et devait avoir la possibilité de s'exprimer par elle-même*».

L'exposition souligne d'autres questions importantes. Tousignant parle notamment du débat qui eut lieu à l'époque entre la photo «*produite par des photographes et celle produite par les artistes*»! En 2016, époque où les frontières entre les diverses formes d'expression sont floues et où l'art se fait lui aussi transgenre, ce type de débat nous paraîtra certes dépassé, mais il n'en reste pas moins captivant. Dans le local des archives d'Artex, allez aussi consulter la sélection de livres d'artistes faite par l'historien de l'art Serge Allaire, sélection qui complète bien cette expo (même si elle ne respecte pas tout à fait le même cadre historique). Les photographes innovèrent aussi dans le domaine du livre et ce choix vous le démontrera. Vous devez en particulier aller regarder *Cover to Cover* (1975) de Michael Snow, livre sans texte, qui constitue presque un récit, sans en être vraiment un... Une œuvre en soi.

Signalons que le samedi 5 novembre 2016, entre 14 h et 15 h, une visite commentée de l'exposition aura lieu avec la commissaire.

Collaborateur
Le Devoir

MAGAZINES PHOTOGRAPHIQUES CANADIENS, 1970-1990
RECONSIDÉRATION D'UNE HISTOIRE DE LA PHOTOGRAPHIE IMPRIMÉE
Commissaire: Zoë Tousignant, au centre Artex

CINÉMA

Une satire sociale aux allures de farce

Un petit boulot met en scène un duo tonique avec Blanc et Duris

UN PETIT BOULOT

★★★
Comédie noire de Pascal Chaumeil. Scénario: Michel Blanc, d'après le roman de Iain Levison. Avec Romain Duris, Michel Blanc, Alice Belaidi, Gustav Kervern. France, 2016, 97 minutes.

ODILE TREMBLAY

Dernier film de Pascal Chaumeil (*L'arnacœur*), disparu à l'étape de la postproduction, *Un petit boulot* est une comédie sociale noire française à la belge (tournée dans le plat pays), scénarisée par Michel Blanc, mais adaptée d'un roman de l'Américain Iain Levison.

De ses influences multiples comme de ses genres entrelacés, il ressort un produit hybride dont la cadence et le ton ne sont pas toujours au point, mais qui, par ses côtés absurdes, casse le moule des productions françaises, d'ordinaire plus cartésiennes.

Sur le parcours de Jacques, un atypique tueur à gages (Romain Duris, suave en innocent aux mains rouges), l'action se déroule sur fond de crise économique et de chômage; ne justifiant pas toujours aisément le ton d'amoralité générale, alors que l'assassinat devient un moyen comme un autre de gagner sa vie.

Michel Blanc y incarne,

avec une classe à la fois hautaine et écorchée, le dépressif Gardot, caïd local qui offre à un travailleur d'usine mis au chômage de tuer son épouse infidèle contre argent sonnante. Et devant son adresse au travail, les contrats s'enchaînent, même si le tueur improvisé a trouvé un petit emploi pépère auprès des copains.

Pascal Chaumeil était plus percutant dans *L'arnacœur*, autre histoire de boulot sans bon sens. Ici, les répliques ciselées au poil par Michel Blanc s'émoussent quand une romance se met de la partie (Alice Belaidi y joue une fille sans consistance) et plusieurs revirements s'enchaînent alors maladroitement.

Le duo formé de ces deux antihéros aux antipodes constitue le meilleur ressort d'un film truffé d'humour noir, mais aussi de compassion pour ses petits exploités face au capitalisme sauvage (Alex Lutz est un modèle de salaud à col blanc), tous prolétaires combinards unis.

Cette farce un peu surannée, parfois échevelée, sans point de vue toujours clair, laisse flotter sa ligne, nous appâte et nous perd, sans qu'on saisisse vraiment au final vers quoi elle mène.

Le Devoir



Romain Duris joue Jacques, un atypique tueur à gages.

AZ FILMS

Cambriolage de cons

Une bande d'imbéciles vole 17,3 millions de dollars. Histoire vraie, triste aventure.

LES GRANDS GÉNIES (V.F. DE MASTERMINDS)

★★
Comédie policière de Jared Hess. Avec Zach Galifianakis, Owen Wilson, Kristen Wiig, Jason Sudeikis. États-Unis, 2015, 94 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Devant la médiocrité affligeante et le mercantilisme ostentatoire de certains films, il arrive parfois que nos pensées vagabondent. Et c'est très bien ainsi.

Masterminds, la nouvelle comédie de Jared Hess (*Napoleon Dynamite*, *Nacho libre*: vous voyez à peu près le niveau?), semble donner raison à Hillary Clinton, la candidate démocrate à la présidence américaine, qualifiant de «*déplorables*» la moitié des partisans de son rival Donald Trump. Même si le récit, inspiré d'une histoire aussi vraie qu'in vraisemblable, se déroule dans les années 1990 (les télé-avertisseurs, les patins à roues alignées et les *discmen* sont là pour nous le rappeler), on n'a aucun mal à imaginer à qui cette meute de ratés pas très sympathiques accorderait son soutien. Si d'aventure elle songeait à aller voter.

Pour l'instant, ils semblent tous prisonniers de maisons mobiles qui n'ont rien vu du pays, de résidences délabrées qu'aucune émission de télé-réalité n'oserait rénover, rêvant de devenir millionnaires bien écrasés dans leur fauteuil. Il suffira que David Ghannt (Zach Galifianakis, du Ritalin s.v.p.), le conducteur d'un camion blindé, s'éprenne de Kelly (Kristen

Wiig, elle s'ennuie, et nous aussi), une collègue frondeuse, pour que celle-ci réussisse à le convaincre de commettre le vol du siècle. Or ce demeure ignore qu'une fois son camion rempli au maximum de petites coupures, les complices de Kelly, dont un Owen Wilson sur le pilote automatique, vont l'expédier vite fait au Mexique, et lui faire croire que sa part va bientôt suivre. Ce qui était aussi naïf que de songer que sa Bonnie Parker de pacotille allait le rejoindre pour vivre enfin le grand amour, lui qui était sur le point d'en épouser une autre.

Que ces imbroglios, pirouettes et autres cavalcades soient tirés du réel dépasse bien sûr l'entendement, donnant aux films des frères Coen des allures de documentaires. Alors que tant d'autres comédies reposent sur le même stratagème outrancier, est-ce la bêtise congénitale, et abyssale, de ces personnages qui nous afflige le plus dans *Masterminds*? Si ce n'était que cela...

À vouloir grossir le trait sans aucune retenue, à laisser des dettes cabotiner à l'excès (toutes ont prouvé ailleurs leur sens aigués de la repartie, mais encore faut-il avoir quelque chose à se mettre sous la dent) et à constater une absence totale de tonus dans des scènes d'action ni drôles ni haletantes, *Masterminds* ne risque pas de partir avec la caisse. Que tout cela repose sur une histoire vraie prouve que le réel apparaît parfois beaucoup plus amusant, ou affolant. Suffit de penser à Donald Trump.

Collaborateur
Le Devoir

La Fondation Arte Musica présente

SALLE BOURGIE

16 17

PREMIÈRE FOIS À MONTRÉAL

FRETWORK, consort de violes
SUZIE LeBLANC, soprano
Jeudi 6 octobre – 19 h 30
My Mind to Me a Kingdom Is
Œuvres de BYRD, GIBBONS et PURCELL
Fretwork est une véritable référence dans le répertoire baroque anglais.

L'HISTOIRE DU SOLDAT
Dimanche 16 octobre – 14 h
Ensemble de 7 musiciens
Jean Marchand, le Lecteur, le Soldat et le Diable
STRAVINSKI *L'histoire du soldat*
Texte de Charles-Ferdinand Ramuz
Jazz, tango, valse et ragtime sont tous présents dans ce spectacle inspiré d'un conte russe traditionnel.

SOFYA GULYAK
Le piano russe
Mercredi 19 octobre – 19 h 30
TCHAIKOVSKI *Suite de Casse-Noisette*
MEDTNER *Quatre contes*, op. 26
PROKOFIEV *Sonate n° 6*, op. 82
Née en Russie, cette pianiste relève avec brio les défis techniques du répertoire pianistique russe.

Billets et programmation complète
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

galeriericdevlin

Livres et autres mots d'artistes

François Côté – Éditions/Diffusion
Éditions du Rognon
Éditions Le Pantalonnaire (Julie Doucet)
Éditions Roselin
Galerie Éric Devlin
Denise Lapointe – La Papeterie Saint-Armand
Joyce Ryckman
Ewa Monika Zebrowski.

Trois jours seulement

Vendredi 7 octobre de 13h à 21h
Samedi 8 octobre de 11h à 18h
Dimanche 9 octobre de 11h à 17h

Et un hommage particulier à **Pierre Guillaume**

Et sur les murs des œuvres de
Claude Chaussard, Marie-Claude Robillard, Robert Roussil, Francine Simonin et Lisa Tognon

550 avenue Beaumont (au coin de Querbes)
Montréal (métro L'Acadie)
514-885-4238 // artcontemporain@galeriericdevlin.com

CULTURE › CINÉMA

Un joli conte gothique

Tim Burton signe une sage adaptation de *Miss Peregrine et les enfants particuliers*

MISS PEREGRINE ET LES ENFANTS PARTICULIERS
V.F. DE MISS PEREGRINE'S HOME FOR PECULIAR CHILDREN

★★★
Avec Asa Butterfield, Eva Green, Terence Stamp, Ella Purnell, Samuel L. Jackson et Chris O'Dowd. Comédie fantastique de Tim Burton. États-Unis, 2016, 127 minutes.

MANON DUMAIS

L'univers de Tim Burton est peuplé de doux dingues, d'attachants marginaux et d'enfants malmenés par le destin. Il n'est donc pas surprenant de retrouver le cinéaste dans le monde merveilleux de Miss Peregrine, gouvernante ayant le pouvoir de se transformer en oiseau et, surtout, d'arrêter le temps, que l'on retrouve dans le best-seller de Ramon Riggs, *Miss Peregrine et les enfants particuliers*.

Après l'assassinat de son grand-père Abe (Terence Stamp) par un mystérieux monstre mangeur d'yeux, Jake (Asa Butterfield) regroupe les indices que le défunt lui a laissés afin de se rendre chez Miss Peregrine (Eva Green). Ayant dû fuir la Pologne parce qu'il était juif, Abe y avait séjourné enfant. Or, en arrivant sur place, Jake constate que le temps s'est arrêté en 1943. Miss Peregrine n'a pas pris une ride et les compagnons de jeux d'Abe, dont Emma (Ella Purnell), qui a la légèreté d'une plume et contrôle le vent, n'ont pas grandi d'un centimètre.

Si la vie paraît idyllique chez ces enfants singuliers, ces derniers sont menacés par le vil Barron (Samuel L. Jackson), friand d'yeux d'enfants aux dons particuliers. Afin de les protéger, Jake de-



Bien que la folie de Tim Burton s'y décline trop gentiment, *Miss Peregrine* remporte la mise grâce à son savant mélange d'horreur, de fantastique et d'humour noir.

vra découvrir son propre don.

Aux commandes de cette sage adaptation de Jane Goldman, rompue à des scénarios plus audacieux (*Kick-Ass*, *Kingsman: Services secrets*), Burton semble avoir pris moins de liberté qu'à l'accoutumée. Aurait-il craint de décevoir les lecteurs fidèles de la trilogie de Riggs? De fait, l'exubérance des person-

nages et la débauche visuelle de *Charlie et la chocolaterie* et d'*Alice au pays des merveilles* ont fait place à des protagonistes moins flamboyants et à une ravissante esthétique gothique, laquelle n'est pas sans évoquer celle de *Sleepy Hollow* et de *Sweeney Todd*.

Burton aurait-il laissé un peu de son âme et de son imaginaire au vestiaire? La question se

pose, notamment lors des scènes où d'horribles créatures appelées les Faucheurs chassent les enfants particuliers. Un peu plus et on se croirait projeté au milieu des Détraqueurs, ces hideuses créatures qui aspirent les âmes dans *Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban* d'Alfonso Cuarón et dans *Harry Potter et les reliques de la mort* de David Yates.

Bien que la folie de Tim Burton s'y décline trop gentiment, ce charmant récit remporte la mise grâce à son savant mélange d'horreur, de fantastique et d'humour noir. Avec ses décors et ses costumes d'une élégance surannée évoquant l'époque victorienne, *Miss Peregrine et les enfants particuliers* séduit l'œil du spectateur tout en gardant son attention grâce

à son rythme soutenu. En gouvernante d'exception, Eva Green impose son autorité naturelle auprès de la jeune et enjouée distribution, tandis que Samuel L. Jackson s'amuse dans le rôle du vilain. Aurons-nous droit aux deux autres volets des romans de Ramon Riggs? Espérons-le!

Le Devoir

NGUYEN

SUIITE DE LA PAGE E 1

dans lequel tu places tes personnages devient comme un véhicule qui te permet de polariser leurs conflits intérieurs, de les mettre en avant. La beauté et la dureté de l'Arctique m'offraient l'occasion de donner vie, en quelque sorte, aux tourments de Lucy et de Roman. Ce climat, qui est tellement froid qu'il brûle, ça me fascinait. Pour moi, ça évoquait l'amour des personnages, un amour qui est à la fois vital et désespéré. L'amour de Lucy et Roman leur est si indispensable qu'il en devient déchirant.»

Chaleur amoureuse sur fond de froideur implacable...

De possibles et de transcendance

Comme le signalait Kim Nguyen, *Un ours et deux amants* connut une longue gestation. Étonnamment, les éléments fantastiques devenus caractéristiques de son œuvre mirent longtemps à s'imposer.

«Roger a été très impliqué dans le processus d'écriture et on a eu de nombreux échanges. À cet égard, Roger est quelqu'un qui lit beaucoup de livres et voit beaucoup de films, et l'une de ses grandes qualités, c'est d'être encore passionné par le fait de raconter des histoires. Dans ce cas-ci, une des raisons

pour lesquelles on a mis le scénario de côté était qu'on n'arrivait pas à transcender ce qui était une trame narrative assez concrète. On allait d'événements en événements sans parvenir à accéder au monde intérieur des personnages. Ce n'est que lorsqu'on a rendu la frontière entre le réel et l'irréel perméable que je me suis emballé. Je terminais *Rebelle et je lisais [Haruki] Murakami [Kafka sur le rivage, Chroniques de l'oiseau à ressort]*, et on dirait que la conjugaison des deux m'a rappelé que je pouvais faire fi de la rationalité.»

Ces manifestations furent tournées telles quelles, comme si elles existaient, concrètement. «C'est entre autres pour ça que j'ai utilisé un vrai ours, et non des effets spéciaux. Mais en même temps, on peut donner différentes significations à ces apparitions. J'aime laisser au spectateur diverses possibilités de lecture. Ça ne m'appartient plus.»

Toujours l'amour

Sur une lancée, Kim Nguyen tournera sous peu deux épisodes d'une série à gros budget coproduite avec les États-Unis. Il est en outre en négociation avec Netflix pour une autre série.

«Je veux expérimenter ce for-

mat dans le but d'éventuellement adapter un roman trop dense pour le cinéma», précise-t-il. Et il y a ce projet d'un roman graphique basé sur son adaptation abandonnée des *Ames mortes*, de Gogol...

En attendant, il met la touche finale au montage d'un nouveau film intitulé *Eye on Juliet*. «C'est l'histoire d'un type qui travaille pour une firme de surveillance. Depuis Detroit, il pilote des "hexapodes", de petits drones munis de caméras qui survolent l'Afrique du Nord. Une nuit, il surprend dans le désert la rencontre d'un couple interdit qu'il se met à espionner. En parallèle, il vient de vivre une rupture et s'est inscrit à une application de rencontres, mais ce qu'il voit quotidiennement sur son moniteur l'amène à réfléchir sur sa propre existence. Ça se veut un poème sur les relations au XXI^e siècle. Je m'amuse avec la forme. La trame est étrange, mais il n'y a ni esprit ni mysticisme. Ce n'est pas fantastique.»

Une situation de voyeurisme qui engendre une introspection: fantastique ou pas, le film s'annonce peu banal. Quoique, s'il est un mot étranger au cinéma de Kim Nguyen, c'est bien celui-là.

Le Devoir

cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma
cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque
thèque qc théque qc théque qc théque qc théque qc théque qc théque qc théque qc

DÈS LE 30 SEPT. 18h00
Mercredi : 17h15

DÈS LE 30 SEPT.
19h45
Mercredi : 20h30

Un Homme de danse
Un film de Marie Brodeur, 83 min, VOSTF

Waseskun
Un film de Steve Patry, 83 min, VOF

335, boul. de maisonneuve est
berri-uqam

(514) 842-9768
cinematheque.qc.ca

cinematheque.quebecoise
cinemathequeqc

★★★★★

« BREF: FILEZ VOIR « UN PETIT BOULOT » ET SON TUEUR À GAGS. C'EST DU TRÈS BEAU BOULOT. » LE PARISIEN

MEILLEUR FILM EUROPÉEN, NORD OU SUD AMÉRICAIN
Fantasia
2016 PRIX DU PUBLIC

BEST EUROPEAN, NORTH OR SOUTH AMERICAN FEATURE
Fantasia
2016 AUDIENCE AWARD

ROMAIN DURIS MICHEL BLANC

UN PETIT BOULOT (ODD JOB)

UN FILM DE PASCAL CHAUMEIL

PAR LE RÉALISATEUR DE L'ARNACOEUR

ALICE BELAUDI GUSTAVE KERVERN CHARLIE DUPONT AVEC LA PARTICIPATION DE ALEX LUTZ D'APRÈS LE ROMAN DE IAIN LEVISON ÉDITIONS LANA LEVI
MISE EN SCÈNE MANUEL DACKOSSE SCÉNARIO NELLE VAN PARYS UN ANTOINE DESLANDRE ASSISTANT RÉALISATEUR VALÉRIE HODOTAR MONTAGE SYLVIE LANDRA MUSIQUE MATTHEW LAMBOLLEY UNE PRODUCTION GAUMONT EN COPRODUCTION AVEC SCOPE PICTURES
AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CMC+ ET DE LA HALLONNE AVEC LE SOUTIEN DE COTRIMAGE ET DU PROGRAMME MEDIA PRÉLUDE POUR GAUMONT PAR YANN ARNAUD COORDONNÉES GENEVIÈVE LEMAL PRODUIT PAR SÉBASTIEN GUINARD

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

AZ FILMS

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN CINÉMA Beaubien 2096, Boulevard St. 721-4900

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE

MÉGA-FLÉX GUZZO

CINÉMA PRINCE STE-ADELE

LE TAPIS ROUGÉ

LE CLAP

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

CINÉMA 9 GATINEAU

13 ANS

VERSION FRANÇAISE

VERSION FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

LE FORUM 22

www.azfilms.ca



DOCUMENTAIRE

WASESKUN

★★★ 1/2

Réalisation: Steve Patry



Sis au pied des Laurentides dans la région de Lanaudière, le centre Waseskun est une prison à sécurité minimale pas comme les autres. On n'y trouve ni barreaux aux fenêtres ni tour de guet surplombant une cour clôturée. Waseskun est affilié aux services correctionnels canadiens, mais est géré par et pour des autochtones. Ses détenus, ou plutôt ses résidents, ne se soumettent pas à une détention coercitive. Ils acceptent plutôt de suivre un programme de guérison holistique traditionnel basé sur le partage et la responsabilisation. Le documentariste Steve Patry a filmé le quotidien du centre pendant un an. Les hommes de l'endroit se sont tranquillement ouverts à lui, à sa caméra respectueuse mais attentive. Il en résulte une mosaïque de témoignages bouleversants. Pour autant, la victimisation ne paraît jamais être une option pour ses hommes qui ont tenté d'oublier des années de sévices à travers diverses dépendances. Devant certaines expériences relatées, on se demande comment la survie a été possible. D'une valeur sociologique, anthropologique, et surtout humaine, indéniable, le film de Steve Patry a aussi pour lui le mérite, immense, de donner un droit de parole à des gens qui non seulement l'obtiennent peu souvent, mais dont la condition résulte en bonne partie de ce qu'on les en a privés dès l'enfance.

François Lévesque



DRAME

CRISE À DEEPWATER HORIZON
V.F. DE DEEPWATER HORIZON

★★★

Réalisation de Peter Berg. Avec Mark Wahlberg, Kurt Russell, John Malkovich, Gina Rodriguez et Kate Hudson. États-Unis, 2016, 107 minutes.

Le 20 avril 2010, l'explosion de la plateforme pétrolière Deepwater Horizon, dans le golfe du Mexique, entraîna la plus grande catastrophe écologique dans l'histoire des États-Unis. Dans *Crise à Deepwater Horizon*, Peter Berg (*Le seul survivant*) met en scène les heures précédant la catastrophe avant de plonger le spectateur au cœur de l'horreur à la manière des plus grands films catastrophes des années 1970, tels *La tour infernale*. Au cours de l'assommante première partie, Berg présente sommairement les principales figures du drame à venir, l'ingénieur opérateur Vidrine (John Malkovich), le valeureux chef de la sécurité Harrell (Kurt Russell) et le courageux technicien Williams (Mark Wahlberg). Entre deux scènes d'intense bavardage, il propose une visite silencieuse des lieux exigus, installant dès lors une atmosphère tendue. Et lorsque se produisent les premières explosions et que les flammes envahissent les lieux, *Crise à Deepwater Horizon* se transforme en un film d'action aussi musclé que suffoquant, où le réalisateur rend hommage au courage des survivants et salue la mémoire des disparus. On regrettera toutefois la conclusion hâtive, voire bâclée, et le patriotisme peu subtil qui s'y déploie.

Manon Dumais
Le Devoir

La danse au cœur

Un homme de danse se révèle la rencontre la plus vivifiante de la rentrée

UN HOMME DE DANSE

★★★★

Documentaire de Marie Brodeur. Image: Sylvestre Guidi, Marie Brodeur. Montage: Michel Giroux. Musique: Thomas Alain Thériault. Québec, 2016, 83 minutes.

ODILE TREMBLAY

Certains documentaires sont plus importants que d'autres, quand leurs enjeux transcendent le parcours d'une vie d'exception notamment. Voué à une passion artistique, parmi les deuils, les dépassements et l'évolution de nos sociétés, *Un homme de danse* de Marie Brodeur (*Les mots dits*), sur le danseur et historien américano-québécois Vincent Warren, est de ceux-là, et se révèle la rencontre la plus vivifiante de la rentrée.

« Trésor national » de la danse, tant classique que contemporaine, lui qui travailla à Santa Fe sous la baguette de Stravinski en direction d'orchestre, qui partagea la vie du poète américain Frank O'Hara, avant de se froter à toutes les avant-gardes québécoises, participa avec Margaret Mercier au mytique court métrage oscarisé de Norman McLaren *Pas de deux*, en décomposition de mouvement.

Longtemps en plein soleil de son charisme et de sa beauté comme danseur étoile aux Grands Ballets canadiens, puis enseignant et fondateur de la réputée bibliothèque de danse à son nom (plus de 25 000 documents), l'homme est si attachant et inspirant, si engagé généreusement dans la transmission de la culture, et habité par sa dimension spirituelle, qu'il en devient un vrai modèle. « Être cultivé, ce n'est pas seulement consommer de l'art, c'est vivre une expérience qui nous transforme », dira-t-il.

Couronné meilleure œuvre canadienne au dernier Festival international du film sur l'art (FIFA), ce documentaire, tout en rythme et en élégance, monté avec grâce, est truffé de documents d'archives en miroirs d'époque et ballets phares: *Giselle*, *Casse-noisettes*, *Tommy*, etc. S'y ajoutent maints témoignages dynamiques de partenaires et colla-



C'est la danse qui trône en reine dans ce film consacré Vincent Warren.

SPIRA

borateurs, souvent à travers une rencontre avec Warren: Véronique Landory, Gaétan Patenaude, Jeanne Renaud, Paul-André Fortier, etc. Marie Brodeur a elle-même fait dix ans de ballet moderne, d'où sa sensibilité à une discipline abordée en profondeur dans plusieurs de ses films: *Danse du guerrier*, *Anik Bissonnette danser sa vie*, etc.

On assiste au déménagement à Montréal de l'artiste collectionneur ancré 40 ans dans le même repaire, qui s'en départ sous nos yeux comme un serpent par sa mue.

Un homme de danse parle du temps qui passe sur les corps et les visages qui s'étaient voués à la beauté. Comme il

survole le cheminement de l'homosexualité dans les mœurs nord-américaines. Vincent Warren a longtemps évolué dans une Amérique où les amours entre partenaires de même sexe étaient illégitimes. Lorsqu'il choisit la danse classique dans son enfance, les préjugés entourant un art considéré comme efféminé le suivaient partout. La mort de son amour, Frank O'Hara, fut, de son aveu, sa naissance comme artiste, tant il a transposé sa colère et sa tristesse dans la théâtralité de ses performances.

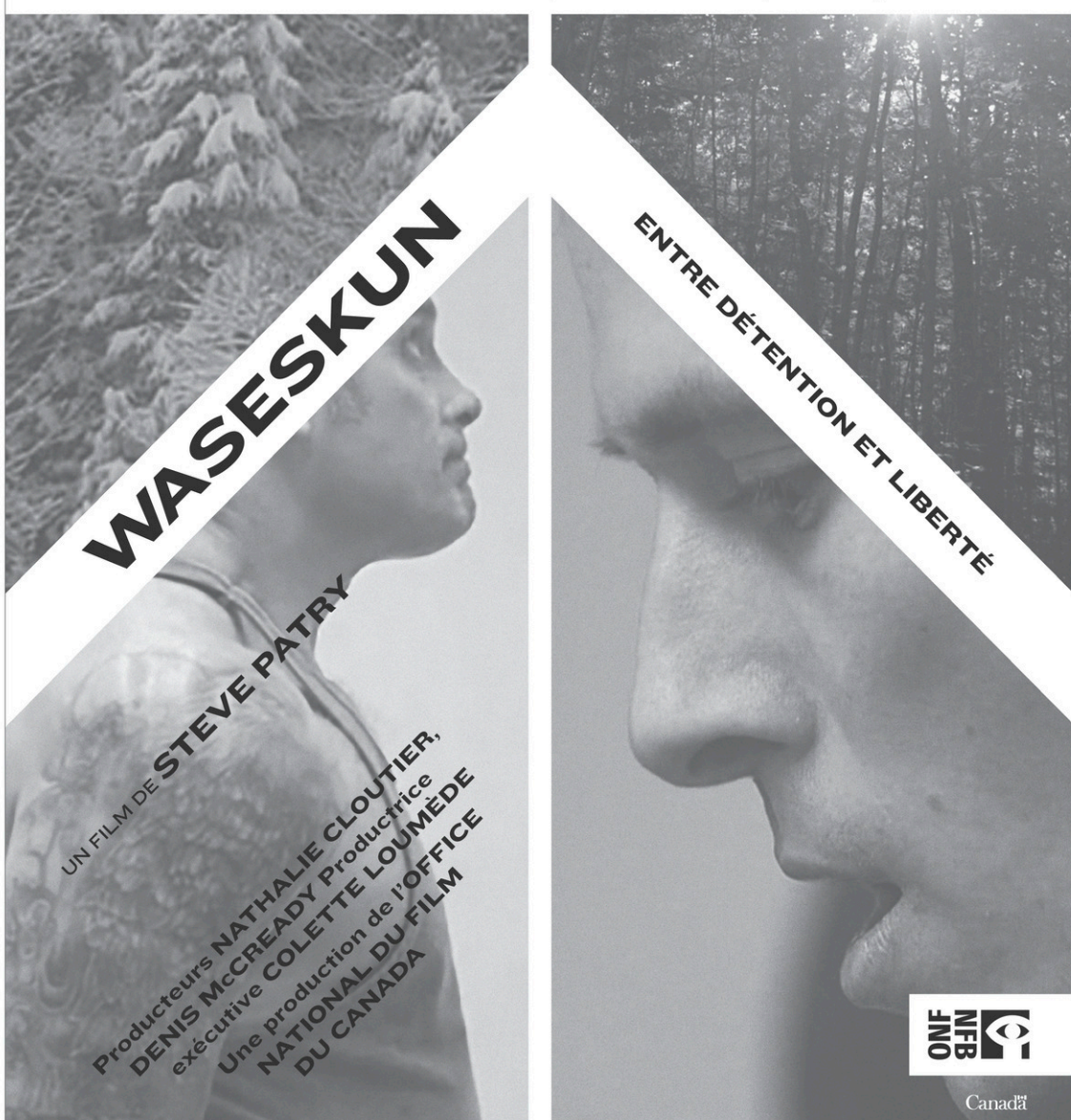
C'est la danse qui trône en reine dans ce film consacré à un artiste qui fut danseur au MET autant que sur Broad-

way, sur les pointes comme à travers l'éclatement de la danse contemporaine. Il incarna à Montréal une figure de modernité dans l'opéra rock *Tommy* de The Who, réconciliant tout un public avec une Place des Arts naissante, dont ce spectacle cassait le profil élitiste.

Vincent Warren témoigne des sacrifices constants derrière la carrière éphémère du danseur (il prit sa retraite à 40 ans des Grands Ballets), sans cesser de se vouer à la danse, toutes origines unies, avec une passion pour celle de l'Inde, qui l'entraînait ailleurs. Une fois de plus.

Le Devoir

« ... un documentaire éclairant. Et puissant. » François Lévesque - Le Devoir

À LA CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE DU 30 SEPTEMBRE AU 5 OCTOBRE
onf.ca/waseskun